



Informazioni su questo libro

Si tratta della copia digitale di un libro che per generazioni è stato conservata negli scaffali di una biblioteca prima di essere digitalizzato da Google nell'ambito del progetto volto a rendere disponibili online i libri di tutto il mondo.

Ha sopravvissuto abbastanza per non essere più protetto dai diritti di copyright e diventare di pubblico dominio. Un libro di pubblico dominio è un libro che non è mai stato protetto dal copyright o i cui termini legali di copyright sono scaduti. La classificazione di un libro come di pubblico dominio può variare da paese a paese. I libri di pubblico dominio sono l'anello di congiunzione con il passato, rappresentano un patrimonio storico, culturale e di conoscenza spesso difficile da scoprire.

Commenti, note e altre annotazioni a margine presenti nel volume originale compariranno in questo file, come testimonianza del lungo viaggio percorso dal libro, dall'editore originale alla biblioteca, per giungere fino a te.

Linee guida per l'utilizzo

Google è orgoglioso di essere il partner delle biblioteche per digitalizzare i materiali di pubblico dominio e renderli universalmente disponibili. I libri di pubblico dominio appartengono al pubblico e noi ne siamo solamente i custodi. Tuttavia questo lavoro è oneroso, pertanto, per poter continuare ad offrire questo servizio abbiamo preso alcune iniziative per impedire l'utilizzo illecito da parte di soggetti commerciali, compresa l'imposizione di restrizioni sull'invio di query automatizzate.

Inoltre ti chiediamo di:

- + *Non fare un uso commerciale di questi file* Abbiamo concepito Google Ricerca Libri per l'uso da parte dei singoli utenti privati e ti chiediamo di utilizzare questi file per uso personale e non a fini commerciali.
- + *Non inviare query automatizzate* Non inviare a Google query automatizzate di alcun tipo. Se stai effettuando delle ricerche nel campo della traduzione automatica, del riconoscimento ottico dei caratteri (OCR) o in altri campi dove necessiti di utilizzare grandi quantità di testo, ti invitiamo a contattarci. Incoraggiamo l'uso dei materiali di pubblico dominio per questi scopi e potremmo esserti di aiuto.
- + *Conserva la filigrana* La "filigrana" (watermark) di Google che compare in ciascun file è essenziale per informare gli utenti su questo progetto e aiutarli a trovare materiali aggiuntivi tramite Google Ricerca Libri. Non rimuoverla.
- + *Fanne un uso legale* Indipendentemente dall'utilizzo che ne farai, ricordati che è tua responsabilità accertarti di farne un uso legale. Non dare per scontato che, poiché un libro è di pubblico dominio per gli utenti degli Stati Uniti, sia di pubblico dominio anche per gli utenti di altri paesi. I criteri che stabiliscono se un libro è protetto da copyright variano da Paese a Paese e non possiamo offrire indicazioni se un determinato uso del libro è consentito. Non dare per scontato che poiché un libro compare in Google Ricerca Libri ciò significhi che può essere utilizzato in qualsiasi modo e in qualsiasi Paese del mondo. Le sanzioni per le violazioni del copyright possono essere molto severe.

Informazioni su Google Ricerca Libri

La missione di Google è organizzare le informazioni a livello mondiale e renderle universalmente accessibili e fruibili. Google Ricerca Libri aiuta i lettori a scoprire i libri di tutto il mondo e consente ad autori ed editori di raggiungere un pubblico più ampio. Puoi effettuare una ricerca sul Web nell'intero testo di questo libro da <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

P. O. gall.

175/13

P. O. 175(13)

LA MONOMACHIE
DE DAVID ET DE GOLIATH
ENSEMBLE PLUSIEURS AV-
TRES OEUVRES POETIQUES
DE IOACH. DUBELLAY
ANGEVIN,



A PARIS,

*De l'imprimerie de Federic Morel, rue S. Ian
de Beauvais, au franc Meurier.*

M. D. LX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

LE CONTENV DE CE
PRESENT VOLUME.

La Monomachie de David & de Goliath.
Ode au Reuerendissime Cardinal du Bellay.
La Lyre Chrestienne.
La Complainte du desespéré.
Hymne Chrestien.
Discours sur la louange de la vertu , & sur les diuers.
erreurs des hommes.
Les deux Marguerites.
Ode au Seigneur des Esars.
Au Seigneur Rob. De la haye, pour estrene.
Estrene à D. M. De la haye.
Ode pastorale à Bertrand Berger poëte bedónique bouf-
fonnique.
A Salmon Macrin.
La nouvelle maniere de faire son profit des Lettres,
traduite de Latin.
Le Poëte Courtisan.
Treize Sonnetz de l'honneste amour.
A Phœbus.



LA MONOMACHIE DE DAVID ET DE GOLIATH.



*E luy en uain se uante d'estre fort,
Qui aueuglé d'une ire outrecuidee
Ne uoit cōbien peu sert un grād effort,
Quand de raison la force n'est guidee.
L'humble foiblesse est uolōtiers aydee
De cestuy-la, qui donne la uictoire:*

*Mais du hautain la fureur debridee
Perd en un coup & la force, & la gloire.
Ny le canon, ny le glaiue trenchant,
Ny le rempart, ny la fosse muree,
Ont le pouuoir de sauuer le meschant,
Dont le Seigneur la uengence a iuree.
Les fiers torrens n'ont pas longue duree:
Et du sapin, umbrage des montaignes,
La hauteur n'est si ferme & asseuree,
Que l'arbrisseau, qui croist par les campagnes.
O Dieu guerrier, Dieu que ie ueulx chanter,
Ie te supply, tens les nerfz de ma lyre:
Non pour le Grec, ou le Troyen uanter,
Mais le Berger, que tu uoulus eslire:
Ce fut celuy, qui s'opposant à l'ire
Du Philistin mesprisant ta hautesse,*

A ij

MONOMACHIE

Monstra combien puissante se peut dire
Dessous ta main une humble petitesse.

Toy, qui armé du saint pouuoir des cieux
Deuant l'honneur, & les yeux de la France
Dontas iadis l'orgueil ambicieux,
Qui sa fureur perdit au camp d'outrance:
Puis que tu as de ce Dieu cognoissance,
Qui des plus grands a la gloire estouffee,
Escoute moy, qui louant sa puissance
Te viens icy eriger un trophée.

Le Philistin, & le peuple de Dieu
S'estoient campez sur deux croupes voisines.
Icy estoit assis le camp Hebrien:

Là se monstroient les tentes Philistines:
Quand un guerrier flambant d'armes insignes
Sorty du camp du barbare exercite,
Vint desfier, & par uois, & par signes,
Tous les plus forts du peuple Israélite.

Vingt & vingt fois ce braue Philistin
Estoit en uain sorty hors de sa tente,
Et nul n'aspire, à si riche butin:
Dont Saül pleure, & crie, & se torment.
Ou est celuy (disoit il) qui se uente
De soppoler à si grand uitupere?
A cestuy-la ma fille ie presente,
Et affranchis la maison de son pere.

O Israël, iadis peuple indonté,
Ou estoit lors ceste grande uailleance,

Donc

Dont tu auois tant de fois surmonté
 Les plus gaillards par le fer de ta lance?
 Las, il fault bien, que quelque tienne offense
 Eust provoqué la uengence diuine,
 Puis que ton cœur eut si foible defense
 Contre une audace & gloire Philistine.
 O nuoit ainsi de peur se tapissant
 Par les buissons les humbles colombelles,
 Qui ont de loing uen l'aigle rauissant
 Tirer à mont, & fondre dessus elles.
 A lors ce fier avec sifflantes ailes
 Ores le hault, ores le bas air trenche:
 Et craquetant de ses ongles cruelles,
 Rande à l'entour de l'espineuse branche.
 Tel se monstroit ce guerrier animé:
 Et qui eust uen la grandeur de sa taille,
 Il eust iugé ou un colosse armé,
 Ou une tour desmarcher en bataille.
 Son corps estoit tout herissé d'escaille:
 D'airain estoit le reste de ses armes.
 Le fer adonq, & l'acier, & la maille
 N'estoient beaucoup usitez aux alarmes.
 Son heaume fut comme un brillant escler,
 Sur qui flotoit un menagant pennache:
 Nembroth estoit protraict en son boucler:
 Sa main bransloit l'horreur d'une grand' hache.
 Ainsi armé, par cent moyens il tasche
 Son ennemy à la campagne attraire:

M O N O M A C H I E

Mais Israël en ses tentes se cache,
E pouanté d'un sifler aduersaire.

O (disoit il) fuyarde nation,
Nourrie au creux des antres plus sauvages,
Qui às laissé ton habitation
Pour labourer noz fertiles riuages,
O u est ce Dieu, ou sont ces grands courages,
Dont tu marchois si superbement haulte?
Voicy le bras uengeur de tant d'outrages,
Qui te fera recognoistre ta faulte.

Ie suis celuy, qui avec ces deux mains
Me feray uoye au celeste habitacle.
Lequel des Dieux, ou lequel des humains
Osera donc s'opposer pour obstacle?
O sorte gent, qui pour un faulx miracle,
Te uas paissant de ces uaines merueilles:
Ce n'est pas moy, que la uoix d'un oracle
S i doucement tire par les oreilles.

O u est celuy, qui batailloit pour toy,
Ie dy celuy, qu' Israël tant honnore?
Que ne uient il s'opposer contre moy,
Qui autre Dieu, que ma force n'adore?
Pauvre soldat, qui sur toy uerras oré
D'un rouge lac ceste plaine arrosée,
Mieux te ualust en tes deserts encore
Vioter d'eau, & de blanche rosée.

O gaillard peuple! ô hardy belliqueur
Parmy les bois, ou sur quelque montaigne!

Est-ce

Est-ce ton Dieu, ou bien faulte de cœur,
Qui te defend descendre à la campagne?
Vn cœur uailant, que la force accompagne,
En un rempart uolontiers ne se fie.
Si quelqu'un doncq' en la uertu se baigne,
Voicy au camp celuy, qui le desfie.

Comme en un parc, qui est enuironné
Du peuple oisif à quelque iour de feste,
Le fier taureau au combat ordonné
De ça dela uà contournant sa teste:
Ce Philistin, qui au combat s'appreste,
Brauant ainsi de menaces terribles
Faisoit floter les plumes de sa creste,
Remplissant l'air de blasphemés horribles.

Le camp Hebreu tremblant à ceste fois
D'un teint de mort alla peindre sa face,
Criant au ciel d'une publique uois,
Venge Seigneur, la sacrilege audace
De ce cruel, qui ton peuple menace.
Lors le Seigneur esbranlant sa main dextre,
Donnoit aux siens un signe de sa grace,
Heureusement tonnant à la fenestre.

Et sur le champ apparoiſtre lon uoit
Vn Bergerot à la chere eueillee:
Sa pennetiere en escharpe il auoit,
Et à son bras sa fonde entortillee.
Lors des deux camps la tourbe emerueillee
D'un œil fiché, en béant le regarde,

MONOMACHIE

Quand d'une grace au danger auenglee
 Le gay Berger au combat se hazarde.
 Mais quand ce fier uint à le regarder,
 Si brauement marchant parmy la plaine,
 D'un ris amer se prit à l'œilader,
 Et de le uoir plaingnoit quasi la peine.
 Puis tout soudain d'une audace hautaine
 Se renfrongnant en horrible furie,
 Haussa la teste, & d'une uois loingtaine
 Le suruenant par tels mots il escrie:
 Dy moy chetif, de ta uie ennuyé,
 Petit bout d'homme, & honte de nature,
 Quel tien hayneux t'a icy enuoyé,
 Pour estre faict des corbeaux la pasture?
 Tu me fais honte, ô uile creature,
 Quand ie t'aguigne, & quand ie me contemple.
 Si mouras tu. ô la belle auenture,
 Pour en dresser la despouille en un temple!
 Mais que ne uient sur ceste arene icy
 Ce fier Saül avec sa lance? voire
 Ce fort Abner, & ce Ionathe aussi,
 A qui son arc a donné tant de gloire?
 C'est là, c'est là, que ma uertu notoire
 Se deüst baigner: non point en ceste fange,
 Qui souillera l'honneur de ma uictoire,
 Et par sa mort accroistra sa louange.
 Ha grand mastin (respondit le Berger)
 Tes gros abboys me donnent assurance.

Car

DE DAVID.

Car Dieu, qui ueult tes blasphemes uenger,
Est le boucler de ma ferme esperance.
Desia sa main sur ton chef se ballance,
Pour ton grand corps accabler sou' sa foudre:
Et me uoicy, que sa iuste uengence
Pousse uers toy, pour te ruer en poudre.
Ce Diable adonq' tonnant horriblement,
Et tout baveux d'ecumeuse fumiere,
Grinça les dents espoüantablement,
Et en frongant nez, & front, & paupiere,
Blasphema Dieu, le ciel, & la lumiere.
Ainsi entre eux de parole ilz s'attachent:
Puis se hastans d'une allure plus fiere,
Diuerfement au combat contre-marchent.
Le Philistin de fureur auenglé,
Roüant sa masse, alloit d'ardent courage,
A gueule ouuerre, & à pas dereglé
Portant la peur, la tempeste, & l'orage:
Mais le Berger d'une allure plus sage
Son ennemy ores costoye, & ores
Subtilement luy met droit au uisage
Le uent, la poudre, & le soleil encores.
Comme lon uoid au pié d'une grand' tour,
Qu'à la campagne egaler on s'efforce,
Le pionnier minant tout à l'entour
Faire une trace à la poudreuse amorce:
Non autrement, par une longue entorce
Ce caut Berger guignant à teste basse

B

MONOMACHIE

Contregardoit son impareille force
 Contre l'horreur de la pesante masse.
 Le grand guerrier à tour & à trauers
 Menoit les bras d'une force incroyable,
 Et fendant l'air par un sifflant reuers
 Alloit finir ce combat pitoyable:
 Quand du Seigneur la bonté secourable
 Trompa le coup de la cruelle dextre,
 Qui lourdement foudroyant sur le sable,
 Raza les pieds du Berger plus adextre.
 Finablement courbé sur les genous,
 Panché à droit, d'un pié ferme il se fonde:
 Ainsi que Dieu, lors qu'il darde sur nous
 Le feu uangeur des offenses du monde.
 Ce fort Hebreiu rouant ainsi sa fonde
 Deux fois, trois fois, assez loing de sa teste,
 Auec un bruit, qui en fendant l'air gronde,
 Fit descocher le traict de sa tempeste.
 Droit sur le front, ou le coup fut donné,
 Se ua planter la fureur de la pierre.
 Le grand Colosse à ce coup estonné
 D'un sault horrible alla bruncher par terre.
 Son harnois tonne, & le uainqueur le serre:
 Puis le cyant mesmes de son espee,
 Entortilla, pour le pris de sa guerre,
 A u tour du bras la grand' teste coupee.
 Lors Israël, que la peur du danger
 Suyuoit encor en sa uictoire mesme,

Sort

Sort de son camp, & du vainqueur Berger
 Enuoie au ciel la louange supreme.
 Le Philistin palle de peur extreme
 Monstre le doz, d'une fuyte vilaine:
 Abandonnant le grand tronc froid, & bleme,
 Qui gist sans nom sur la deserte plaine.
 Chantez mes uers, cest immortel honneur,
 Dont uous auez la matiere choisie:
 Ce uous sera plus de gloire & bonheur,
 Que les uieux sons d'une fable moisie.
 Car tout au pis, quand uostre poësie
 Du long oubly deuroit estre la proye,
 Si auez uous plus sainte fantaisie,
 Que le sonneur des Pergames de Troye.

ODE AV REVERENDISS.

Cardinal du Bellay.

CEstuy-la, qui s'estudie
 Représenter en ses vers
 Tous les accidents diuers
 De l'humaine tragedie,
 Celuy encores descriue
 Tous les flots tumultueux,
 Qui retournent à la riue
 D'Euripe l'impetueux.
 L'air, le feu, la terre, l'onde,
 Et les astres coniurez

B ij

Nous rendent peu asséssez
 Contre l'orage du monde.
 Le sort cruel nous deuore
 Par non reuocable loy.
 Mais l'homme n'a point encore
 Plus grand ennemy, que soy.
 Tout autre animal apporte
 Plus grande commodité,
 Armant sa natiuité
 D'une defense plus forte:
 L'homme seul à sa naissance
 Par gemissemens & pleurs
 Tesmoigne son impuissance,
 Presage de ses malheurs.
 Mais si la Nature amere
 Aux hommes tant seulement,
 Nous est eternellement
 Trop plus meratre, que mere,
 Il ne fault pourtant, que l'homme
 Entre tous les animaux
 Seul miserable se nomme,
 Esclaue de mille maux.
 L'Ame en l'vniuers enclosé
 Baillant nourriture aux cieux,
 A l'onde, à la terre, aux yeux,
 Qui esclerent toute chose,
 N'est-ce pas Dieu, qui embrasse
 Les membres de ce grand corps.

Agitant

Agitant toute la masse
Par amiables discors?
Ceste Ame de la Nature
Forma le dernier de tous
L'Animal, qui est plus doux,
Et plus noble creature:
Afin qu'il fust seul capable
D'un sens plus divin & hault,
Estant aussi plus coupable,
Si la raison luy defaut.

La providence divine
Mist en nous ses petits feux,
Nous faisant sentir par eux
Le lieu de nostre origine.
Ainsi de raison l'usage,
Qui n'est en autre animal,
Fait que l'homme, qui est sage,
Discourt le bien & le mal.

Mais le gros fardeau moleste,
Dont nostre esprit est uestu,
Tarde souvent la vertu
De l'ame, qui est celeste.
De là prouient la lieffe,
La douleur, & le souci,
La peur, & la hardiesse,
La haine, & l'amour aussi.

De là prouient la furie
De toutes les passions,

MONOMACHIE

Qui sur noz affections
Exercent leur seigneurie:
Si la raison, seule guide
De noz esprits auenglez,
Souuent ne haulse la bride
Aux appetis dereglez.
Vn chacun durant sa vie
Porte un domestique Dieu,
Qui tousiours, & en tout lieu
Secretement le conuie.
Voilà pourquoy nous ne sommes
D'un mesme desir dontez:
Autant que nous uoyons d'hommes,
Autant sont de uolontez.
Mais ny la Court, ny les Princes,
Ny le fer uictorieux,
Ny l'honneur laborieux
De commander aux prouinces,
Ny les Musés, que i'adore,
Ny un plus graue sçauoir,
Le souuerain bien encore
Ne me feront pas auoir.
Ie ne blasme la richesse,
Ny les honneurs, ny les biens,
Que pourroit bien faire miens
Du Roy la grande largesse.
I'admire la bonne grace,
La beauté plaît à mes yeux,

I'honore

I'honore une antique race,
Mais la vertu me plaist mieux.
Tout ce qui est hors de l'homme,
L'homme le desire, à fin
De paruenir à la fin,
Que suffisance lon nomme.
Mais la vertu, estimable
Plus que tout l'Indique honneur,
Pour elle mesme est aymable,
Et non pour autre bonheur.
L'ayant pour ta guide prise,
O l'ornement des prelatz,
Tu monstre' bien, que tu l'as
En tes premiers ans apprise:
Fuyant l'allechante amorce,
Qui noz plus ieunes desirs
Tirent d'une douce force
Aux peu durables plaisirs.
Car sortant du ieu d'enfance
Aux exercices plus forts,
Ta vertu sortit alors
Deuant les yeux de la France:
Puis d'une aile plus legere
Volant aux peuples diuers,
La publique Messagere
La porta par l'vniuers.
Quel nombre pourroit suffire
A raconter les dangers,

O D E.

Qui par les flots eſtrangers
 Ont agité ta nauire?
 Et celle de ton grand frere.
 Qui par l'heur de ſa vertu
 Rendoit la France proſpere,
 Et l'Eſpagnol abbatu.
 Comme du hault des montaignes,
 A lors que la nege fond,
 Deux hardis fleuves ſe font
 Diuers cours par les campagnes,
 Et puis en vne uallee
 Venant à ſe ioindre en un,
 Courent à bride auallee,
 Auecques un nom commun :
 Ainſi l'indonté courage
 Du vaillant-docte LANGE',
 Qui par la mort ſ'eſt uangé
 De l'obliuieux oultrage,
 Ioiignant ſon nom & ſa courſe
 Au tien, qui n'eſt moins cogueu,
 Nous monſtre de quelle ſource
 Et l'un & l'autre eſt venu.

L A



LA LYRE CHRE- STIENNE.

MOy cestuy-là, qui tant de fois
A y chanté la Muse charnelle,
Maintenant ie haulse ma vois
Pour sonner la Muse eternelle.

De ceux-là, qui n'ont part en elle,
L'applaudissement ie n'attens,
Iadis ma folie estoit telle,
Mais toutes choses ont leur temps.

Si les uieux Grecz & les Romains
Des faux Dieux ont chanté la gloire,
Seron' nous plus qu'eulx inhumains,
Taisant du uray Dieu la memoire?
D'Helicon la fable notoire
Ne nous enseigne à le uanter:
De l'onde uiue il nous fault boire,
Qui seule inspire à bien chanter.

Casse toute diuinité
(Diët le Seigneur) deuant la mienne:
Et nous chantons la uanité
De l'idolatrie ancienne.
Par toy, ô terre Egyptienne,
Mere de tous ces petis Dieux,

C

LA LYRE

Les vers de la Lyre Chrestienne
Nous semblent peu melodieux.

Iadis le fameux inuenteur
De la doctrine Academique
Chassoit le poëte menteur
Par les loix de sa republique.
Ou est donq' l'esprit tant cynique,
Qui ose donner quelque lieu
Aux chansons de la Lyre ethnique,
En la republique de Dieu?

Si nostre Muse n'estoit point
De tant de uanitez coeffee,
La sainte uoix, qui les cœurs poingt,
Ne seroit par nous estouffee.
Ainsi la grand' troppe echaufee
Auec son uineux Enœë
Estrangloit les chansons d'Orphee
Au son du cornet enrroué.

Cestuy-là, qui dict, que ces vers
Gastent le naïf de mon style,
Il a l'estomac de trauers,
Preferant le doux à l'utile:
La plaine heureusement fertile,
Bien qu'elle soit uenfue de fleurs,
Vault mieulx, que le champ inutile
Emaillé de mille couleurs.

Si nous uoulons emmieller
Noz chansons de fleurs poëtiques,

Qui

Qui nous gardera de mesler
 Telles douceurs en noz cantiques?
 Conuertissant à noz pratiques
 Les biens trop long temps occupez
 Par les faux possesseurs antiques,
 Qui sur nous les ont usurpez.

D'Israël le peuple ancien
 Affranchi du cruel seruice,
 Du riche meuble Egyptien
 Fit à Dieu plaisant sacrifice:
 Et pour embellir l'edifice,
 Que Dieu se faisoit eriger,
 Salomon n'estima pas uice
 De mendier l'or estrangeur.

Nous donques faisons tout ainsi:
 Et comme bien rusez gendarmes,
 Des Grecz & des Romains aussi
 Prenons les bouclers & guysarmes:
 L'ennemy baillera les armes,
 Dont luy mesme sera batu.
 Telle fraude au faict des alarmes
 Merite le nom de uertu.

O fol, qui chante les honneurs
 De ces faulx Dieux! ou qui s'amuse
 A farder le loz des seigneurs
 Plus aimez qu'amis de la Muse.
 C'est, pourquoy la mienne refuse
 De manier le luc uanteur.

LA LYRE

L'esper des Princes nous abuse,
Mais nostre Dieu n'est point menteur.
Celuy (Seigneur) à qui ta vois
Viement touche les oreilles,
Bien qu'il sommeille quelquefois,
Finablement tu le reueilles :
Lors en tes œures non pareilles
Fichant son esprit, & ses yeux,
Il se rid des uaines merueilles
Du miserable ambicieux:
Qui eslongné du droit sentier
Suyt la tortueuse carriere,
Ou celuy, qui est plus entier,
Plus souuent demeure en arriere,
Humant la faueur iournaliere
Compaigne des souciz cuyfans,
Et la vanité familiere
A la tourbe des courtisans.
Ma nef, euitez ce danger,
Et n'attendez pas, que l'orage
Par force uous face ranger
Au port apres uostre naufrage.
L'homme rusé par long vsage
N'est folement auantureux:
Mais qui par son peril est sage,
Celuy est sage malheureux.
Bienheureux donques est celuy,
Qui a fondé son assurance.

Aux

Aux choses, dont le ferme appuy
Ne desment point son esperance.
C'est luy, que nulle uiolence
Peult esbranler, tant seulement
Si bien il se contrebalance
En tous ses faictz egalement.

Celuy encor' ne cherche pas
La gloire, que le temps consomme:
Sachant que rien n'est icy bas
Immortel, que l'esprit de l'homme.
Et puis le poëte se nomme
Ores cygne melodieux,
Or' immortel & diuin, comme
S'il estoit compaignon des Dieux.

Quand i'oy les Muses cacqueter,
Enflant leurs mots d'un uain langage,
Il me semble ouyr cracqueter
Vn perroquet dedans sa cage:
Mais ces folz qui leur font hommage,
A morcezz de uaines douceurs,
Ne peuuent sentir le dommage,
Que traynent ces mignardes Sœurs.

Si le fin Grec eust escouté
La musique Sicilienne
Peu cautement, s'il eust gousté
A la couppe Circéienne,
De sa doulce terre ancienne
Il n'eust regousté les plaisirs:

LA LYRE

Et Dieu chassera de la fienne
Les esclaves de leurs desirs.

O fol, qui se laisse enuieillir
En la uaine philosophie,
Dont l'homme ne peut recueillir
L'esprit, qui l'ame uiuifie!
Le Seigneur, qui me fortifie
Au labeur de ces uers plaisans,
Veut, qu'à luy seul ie sacrifie
L'offrande de mes ieunes ans.

Puis quelque delicat cerueau,
D'une impudence merueilleuse,
Dit, que pour un esprit nouveau
La matiere est trop sourcilleuse.
Pendant la uieillesse honteuse
D'auoir pris la fleur pour le fruit,
Haste en uain sa course boiteuse
Après la uertu, qui la fuyt.

Celuy, qui prenoit double pris
De ceux, qui sous un autre maistre
L'art de la Lyre auoient appris,
M'enseigne ce que ie dois estre.
Sus donques, oubliez ma dextre,
De ceste Lyre les uieux sons,
A fin que uous soyez adextre
A sonner plus haultes chansons.

Mais (ô Seigneur) si tu ne tens
Les nerfs de ma harpe nouvelle,

C'est

*C'est bien en vain, que ie pretens
D'accorder ton los dessus elle.*

*Que si tu ueulx luy prester l'aile,
Alors d'un uol audacieux,
Cryant ta louange immortelle,
Ie uoleray iusques aux cieux.*

*Le luc ie ne demande pas,
Dont les filles de la Memoire
A pres les Phlegreïans combas
Sonnerent des Dieux la victoire.
D esormais sur les bordz de Loyre
Imitant le saint poulce Hebrien,
Mes doigts fredonneront la gloire
De celuy, qui est trois fois Dieu.*

LA COMPLAINTTE DV DESEPERE.

*Q Vi prestera la parole
A la douleur, qui m'affole?
Qui donnera les accens
A la plainte, qui me guide,
Et qui laschera la bride
A la fureur, que ie sens?
Qui baillera double force
A mon ame, qui s'efforce
De soupirer mes douleurs?
Et qui fera sur ma face*

COMPLAINTE

D' une larmoyante trace
Couler deux ruisseaux de pleurs?
Sus mon cœur, ouvre ta porte,
A fin que de mes yeux sorte
Vne mer à ceste fois.
Ores fault, que tu te plains,
Et qu'en tes larmes tu baignes
Ces montaignes & ces bois.
Et vous mes uers, dont la course
A de sa premiere source
Les sentiers abandonnez,
Fuyez à bride auallee,
Et la prochaine vallee
De uostre bruit estonnez.
Vostre eau, qui fut clere & lente,
Ores trouble & uiolente,
Semblable à ma douleur soit,
Et plus ne meslez uostre onde
A l'or de l'arene blonde,
Dont uostre fond iaunissoit.
Mais qui sera la premiere?
Mais qui sera la derniere
De uoz plaintes? O bons dieux!
La furie qui me donte,
Las, ie sens qu'elle surmonte
Ma voix, ma lague, & mes yeux.
Au uase estroit, qui degoute
Son eau, qui ueult sortir toute,
Ores semblable ie suis :

Et

Et fault, ô plainte nouvelle !
Que mes plaincts ie renouvelle,
Dont plaindre assez ie ne puis.
Quand toutes les eaux des nûes
Seroient larmes deuenues,
Et quand tous les uents cogneus
De la charrete importune,
Qui fend les champs de Neptune,
Seroient souspirs deuenus.
Quand toutes les voix encores
Complaintes deuiendroient ores,
Si ne me suffiroient point
Les pleurs, les souspirs, le plaindre,
A viuement contrefeindre
L'ennuy, qui le cœur me poingt.
Ainsi que la fleur cuillie,
Ou par la Bize assaillie
Perd le uermeil de son teint,
En la fleur du plus doux aage
De mon pallissant uisage
La viue couleur seesteint.
Vne languissante nuë
Me fille desia la uenë,
Et me souuient en mourant
Des douces riuës de Loyre,
Qui les chansons de ma gloire
Alloit iadis murmurant.
Alors que parmy la France

D

COMPLAINTE

Du beau Cygne de Florence
I'allois adorant les pas,
Dont les plumes i'ay tirees,
Qui des ailes mal cirees
Le uol n'imiteront pas.
Quel bois, quelle solitude,
Tefmoing de l'ingratitude
De l'archer malicieux,
Ne resonne les alarmes,
Que les amoureuses larmes
Font aux esprits ocieux?
Les blez ayment la rousée,
Dont la plaine est arrousee:
La uigne ayme les chaleurs,
Les abeilles les fleurettes,
Et les uaines amourettes
Les cōplaintes & les pleurs.
Mais la douleur uehementé,
Qui maintenant me tormenté,
A repoussé loing de moy
Telle fureur insensée,
Pour entrer en ma pensée
Le trait d'un plus iuste esmoy.
Arriere plaintes friuoles
D'un tas de ieunesses folles:
Vous ardents soupirs encloz,
Laissez ma poitrine cuyte,
Et traynez à nostre suyte,

Mile

Mile tragiques sanglots.
Si l'iniure defriglee
De la fortune aveuglee,
Si un faulx bon-heur promis
Par les faueurs iournalieres,
Si les fraudes familiares
Des trop courtisans amis :
Si la maison mal entiere
De cent procez heritiere,
Telle qu'on la peut nommer
La gallere desarmee,
Qui sans guide & mal ramee
Vogue par la haulte mer:
Si les passions cuyfantes
A l'ame, & au corps nuysantes,
Si le plus contraire effort
D'une fiere destinee,
Si une uie obstinee
Contre un desir de la mort:
Si la triste cognoissance
De nostre fresle naissance,
Et si quelque autre douleur
Geinne la uie de l'homme,
Le merite, qu'on me nomme
L'esclau de tout malheur.
Qu'ay-ie depuis mon enfance
Sinon toute iniuste offense
Sentry de mes plus prochains ?

COMPLAINTE

Qui ma ieunesse passée
Aux tenebres ont laissée,
Dont ores mes yeux sont pleins.
Et depuis que l'aage ferme,
A touché le premier terme
De mes ans plus uigoureux,
Las, hélas, quelle iournée
Fut onq' si mal fortunée
Que mes iours les plus heureux?
Mes os, mes nerfs, & mes ueines
T'esmoins secrets de mes peines,
Et mille souciz cuyfans,
Auancent de ma uieillesse
Le triste hyuer, qui me blesse
Deuant l'esté de mes ans.
Comme l'autonne saccage
Les verdz cheueux du boccage
A son triste aduenement,
Ainsi peu à peu s'efface
Le cresspe honneur de ma face
Veufue de son ornement.
Mon cueur ia deuenu marbre
En la souche d'un uieil arbre
A tous mes sens transmuez:
Et le soing, qui me desrobe,
Me fait semblable à Niobe
Voyant ses enfans tuez.
Quelle Medee ancienne

Par

Par sa voix magicienne
 M'a changé si promptement?
 Fichant d'aiguilles cruelles
 Mes entrailles, & moelles
 Serues de l'enchantement?
 Armez vous contre elle donques
 O vous mes uers, & si onques
 La fureur vous enflamma,
 Faites luy sentir l'iambe,
 Dont contre l'ingrat Lycambe
 La rage Archiloq' arma.
 O nuit! ô silence! ô lune,
 Que ceste uieille importune
 Ose du ciel arracher!
 Pourquoi ont la terre, & l'onde,
 Mais pourquoi a tout le monde
 Conspiré pour me facher?
 Ny toute l'herbe cuillie
 Par les champs de Theffalie,
 Ny les murmures secrets,
 Ny la verge enchanteresse,
 Dont la Dame uangeresse
 Tourna les visages Grecz.
 Ny les flambeaux, qu'on allume
 Aux obseques, ny la plume
 Des mortuaires oiseaux,
 Ny les œufz, qu'on teint & mouille
 Dans le sang d'une grenouille.

COMPLAINTE

Ny les Auernales eaux:
Ny les images de cire,
Ny ce, qui l'enfer attire,
Ny tous les uers enchantez
Par la uieille escheuelee
D'une uoix entremeslee
Six & trois fois rechantez:
Ny le menstrueux breuuage
Meslé avecques la rage,
Qui senfle au front des cheuaux,
Ny les furies ensemble
Enfanteroient (ce me semble)
Le moindre de mes trauaux.
Moindre feu ne me consume,
Et moindre peste ne hume
La tiede humeur de mes oz,
Que l'herculienne flamme
Ayant le don de sa femme
Engraué dessus le doz.
Les flots courroussiez, qui baignent
Leurs riuages, qui se plaignent,
Ne sont plus sourds, que ie suis:
Ny ce peuple qui habite,
Ou le Nil se precipite
Dedans la mer par sept huys.
Les uents, la pluye, & l'orage
N'exercent plus grand oultrage
Sur les monts & sur les flots,

Que

*Que l'eternelle tempeste,
Qui brouille dedans ma teste
M'ile tourbillons encloz.*

*Comme la fole prestresse,
A qui le Cynthien presse
Le cœur superbe & despit,
Herissant sa chevelure
Contre-tourne son allure
Par un mouuement subit:*

*Ainsi aueq' noire mine
Tout furieux ie chemine
Par les champs plus eslongnez,
Remaschant d'un soucy graue
Mile fureurs, que i'engraue
Sur mes sourciz renfrongnez.*

*Tel est le Thebain Panthee,
Quand son ame espouantee
Voit le soleil redoublé:
Tel, le uangeur de son pere,
Quand les serpents de sa mere
Luy ont son esprit troublé.*

*D'une entre-suyuante fuyte
Il adiourne, & puis annuyte:
L'an d'un mutuel retour
Ses quatre saisons rameine:
Et apres la lune pleine,
Le croissant luit à son tour.
Tout ce que le ciel entourne,*

COMPLAINTE

Fuyt, refuyt, tourne, & retourne,
Comme les flots blanchissans,
Que la mer uentuse pousse,
Alors qu'elle se courrousse
Contre ses bords gemissans.
Chacune chose decline
Au lieu de son origine:
Et l'an, qui est coustumier
De faire mourir, & naistre,
Ce qui fut rien, auant qu'estre,
Reduict à son rien premier.
Mais la tristesse profonde,
Qui d'un pié ferme se fonde
Au plus secret de mon cœur,
Seule immuable demeure,
Et contre moy d'heure en heure
Acquiert nouuelle vigueur.
Ainsi la flamme allumee,
Que les uents ont animee,
Forcenant cruellement,
En mille pointes s'eslance,
Dedaignant la uolence
De son contraire element.
Quand l'obscurité desserre
Ses ailes dessus la terre,
Et quand le présent des Dieux
Pour emmieller la peine,
De toute la gent humaine

Charme

Charme doucement les yeux:

Lors d'une horreur taciturne

Dessous le voile nocturne

Tout se fait paisible & coy:

Toute maniere de beste

Au sommeil courbe la teste

Dedans son priuë recoy.

Mais le mal, qui me reueille,

Ne permet, que ie sommeille

Vn seul moment de la nuict,

Sinon que l'ennuy m'assomme

D'un espoüantable somme,

Qui plus que le ueiller nuyt.

Puis quand l'aube se descouche

De sa iaunissante couche

Pour nous esclerer le iour,

Aucc moy s'esueille à l'heure

Le soing rongeard, qui demeure

En mon familier seiour.

Ou tout cela, que lon nomme

Les bienheuretez de l'homme,

Ne me scauroit esiouir,

Priuë de l'aise, qu'apporte

A la uie demy-morte

Le doux plaisir de l'ouir.

Et si d'un pas difficile

Hors du triste domicile

Ie me trayne par les champs,

E

COMPLAINTE

Le soucy, qui m'accompagne,
Ensemence la campagne
De mille regrets tranchans.

Si d'aventure i'arriue
Sur la uerdoyante rive,
I'effourde le bruit des eaux:
Si au bois ie me transporte,
Soudain ie ferme la porte
Aux doux gosiers des oyseaux.

Iadis la tourbe sacree,
Qui sur le Loyr se recree,
Me daignoit bien quelquefois
Guider au tour des riuages,
Et par les antres sauvages,
Imitateurs de ma voix:

Mais or' toute espouantee
Elle fuyt d'estre hantee
De moy despit, & felon,
Indigne que ma poitrine
Regoiue sous la courtine
Les saints presents d'Apollon.

Mesmes la voix pitoyable,
Dont la plainte larmoyable
Rechante les derniers sons,
Dure & sourde à ma semonce
Dedaigne toute responce
A mes piteuses chansons.
Quelque part que ie me tourne,

Le long silence y seiourne
 Comme en ces temples deuots,
 Et comme si toutes choses
 Pesle-mesle estoient r'encloses
 Dedans leur premier caos.

Mettez moy donq', ou la tourbe
 Du peuple estonné se courbe
 Deuant le sceptre des Roys,
 Et en tous les lieux encor',
 Ou plus la France decore
 Et ses armes & ses loix :

Mettez moy, ou lon accorde
 La contre-accordante corde
 Par les discordans accords,
 Et ou la beauté des Dames
 Souffle les secrettes flammes
 Qui bruslent dedans le corps.

Mettez moy (si bon uous semble)

Ou la Delienne assemble
 Sa bande apprise au labeur,
 Acry, à cor, & à suyte
 Pressant la legere fuyte
 Des cerfs ailez par la peur.

Mettez moy, ou Cytheree

En la saison alteree
 Sa ieune troppe conduit,
 Et sans craindre la froidure
 Dessus l'humide uerdure

E ij

COMPLAINTE

Bale au serain de la nuit.

Mettez moy là, ou florissent
Les arbres, qui se nourrissent
Au beau seiour d'Alcinois,
Et là, ou le riche Autonne
D'une main prodigue donne
L'honneur du front d'Achelois.

Mettez moy, ou plus abonde
Tout ce que plus en ce monde
Contente l'humain desir,
Si ne pourray-ie en tel aise
Trouuer plaisir, qui me plaise,
Que l'obstiné desplaisir.

Helas, pourquoy tant s'augmentent
Les malheurs, qui me tormentent
D'esperer d'auoir mieux?
Ou pourquoy à les accroistre,
Par trop les uoloir cognoistre,
Suys-ie tant ingenieux?

Heureux, qui a par augures
Preueu les choses obscures:
Et trop plus heureux encor,
En qui des Dieux la largesse
A respandu la sagesse,
Des cieux le plus beau tresor.

Combien (si nous estions sages)
Se demonstrent de presages,
Auant-coueurs de noz maux?

Soit

Soit par iniure celeste,
Par quelque perte moleste,
Ou par mort des animaux.
Mais la pensée des hommes,
Pendant que uiuans nous sommes,
Ignore le sort humain:
La diuine prescience
Par certaine experience
Le tient cloz dedans sa main.
Seroit-point determinee
Quelque uieille destinee
Contre les esprits sacrez?
Mile, qui dessus Parnaze
Beurent de l'eau de Pegaze,
Ont faict semblables regrets.
De la Lyre Thracienne,
Et de l'Amphionnienne
Les malheurs ie ne diray :
De l'auenglé Stesichore,
Et du grand auengle encore
Les labeurs ie n'escriray.
Ie tays la mort d'Euripide,
Et la Tortue homicide:
Ie laisse encor' la faim
De ce miserable Plaute,
Et les peines de la faulte
De l'amoureux escriuain.
Seulement me plaist escrire

COMPLAINTE

Comment le Dieu, qui inspire
Le troppeau musicien,
Mortel, sous habit champestre,
Sept ans les bœufz mena paistre
Au riuage Amphrysien.
Mauldicte donq' la lumiere,
Qui m'esclaira la premiere,
Puis que le ciel rigoureux
Assuiettit ma naissance
A l'indontable puissance
D'un astre si malheureux.
O Dieux uangeurs, que lon iure,
Dieux, qui punissez l'iniure
D'une rompue amitié,
Si les deuotes prieres
Pour les iniustés miseres
Vous emeuuent à pitié,
Las, pourquoy ne se retire
De moy ce cruel martyre,
Si mes innocentes mains
Pures de sang, & rapines,
Ne furent onques inclines
A rompre les droits humains?
Je ne suys né de la race,
Qui dessus les monts de Thrace,
O Dieux, sarma contre nous,
Ny de l'hoste abominable,
Qui pour son forfait damnable

Accreut le nombre des loups.

Ie n'ay hanté le college

De ce larron sacrilege,

Qui fut premier inuenteur

De feindre la cognoissance

De uostre diuine essence

Par un uisage menteur.

Ie ne suys né de la terre,

Qui en la Thebaine guerre

Huma le sang fraternel,

Dont le mutuel outrage

Tesmoigna l'auengle rage

De l'inceste paternel.

D'une cruaulté nouvelle

Ie n'ay rompu la cervelle

De mon pere, & si n'ay pas

De ses entrailles saillantes

Remply les gorges sanglantes

Par un nocturne repas.

Si mon innocente uie

Ne fut onques asseruie

Aux serues affections:

Si l'auare conuoitise,

Si l'ambicion n'attize

Le feu de mes passions:

Si pour destruire un lignage

Par escript, ou tesmoignage,

Ma langue n'a point menty:

COMPLAINTE

*Si au sang de l'homme iuste
Aueques le plus robuste
I amais ie n'ay consenty:
Si la uieille depiteuse
Du mal d'autrui conuoiteuse:
Si l'ire, si la rancueur,
(Et si quelque autre furie
A sur l'homme seigneurie)
Ne m'ont affolé le cœur:
Diuine maiesté haulte,
D'ou me uiennent, sans ma faulte,
Tant de remors furieux?
O malheureuse innocence,
Sur qui ont tant de licence
Les astres iniurieux!
Heureuse la creature,
Qui a fait sa sepulture
Dans le uentre maternel!
Heureux celui, dont la uie
En sortant s'est ueuë rauie
Par un sommeil eternal!
Il n'a senty sur sa teste
L'ineuitable tempeste,
Dont nous sommes agitez,
Mais asseuré du naufrage
De bien loing sur le riuage
A uen les flots irritez.
Sus mon ame, tourne arriere,*

Et

DV DESESPERE.

Et borne icy la carriere
De tes ingrates douleurs.
Il est temps de faire espreuue,
Si apres la mort on treuve
La fin de tant de malheurs.

Ma vie desesperee,
A la mort deliberee
I a-desia se sent courir.
Meure donques, meure, meure,
Celuy, qui uiuant demeure
Mourant sans pouuoir mourir.

Ainsi le Deuin d'Adraсте,
Qui pour le filz d'Iöcaste
Encontre Thebes sarma,
S'eslançoit de grand' audace
Dedans l'horrible creuace,
Qui sur luy se referma.

Vous, à qui ces durs allarmes,
Arracheront quelques larmes,
Soyez ioyeux en tout temps,
Ayez le ciel fauorable,
Et, plus que moy miserable,
Vinez heureux, & contents.

HYMNE CHRESTIEN.

O Seigneur Dieu, mon rempart, ma fiance,
Rempare moy du fort de patience

F

Contre l'effort du corps iniurieux,
 Qui uent à forcer l'esprit victorieux.
 L'ardeur du mal, dont ma chair est atteinte,
 Me fait gemir d'une éternelle plainte,
 Moins pour l'ennuy de ne pouuoir guerir,
 Que pour le mal de ne pouuoir mourir.

Certes, Seigneur, ie sens bien, que ma faulte
 Me rend coupable à ta maiesté haulte:
 Mais si de toy uers toy ie n'ay secours,
 Ailleurs en uain ie cherche mon recours.
 Car ta main seule inuinciblement forte
 Peult des enfers briser l'auare porte,
 Et me tirer aux rayons du beau iour,
 Qui luit au ciel, ton éternel seiour.

Si ie ne suys que uile pourriture,
 Tel que ie suis, ie suis ta creature.
 N'est-ce pas toy, dont la diuine main
 De uil borbier forma le corps humain,
 Pour y enter l'ame, que tu as feinte,
 Sur le protrait de ton image sainte?

N'est-ce pas toy, qui formas la rondeur
 De l'vniuers, tesmoing de ta grandeur,
 Et qui fendis l'obscurité profonde,
 Pour en tirer la lumière du monde?
 N'est-ce pas toy, qui as prefix le tour
 De l'Océan, qui nous baigne à l'entour?
 Fichant aux cieus du iour la lampe clere,
 Et le flambeau, qui à la nuit esclaire.

Et toutefois ces grands œuvres parfaits,
 Que ta main sainte heureusement a faits,
 Doyuent perir, non ta parole ferme,
 De qui le temps n'a point borné le terme.
 Ceste parole a promis aux esleuz,
 Dont les saints noms en ton liure sont leuz,
 Ennuy, travail, servitude moleste,
 Le seul chemin de ton regne celeste.

O trop ingrat, ô trop ambicieux,
 Cil, qui premier nous defferma les yeux,
 Et qui premier, par trop uoloir cognoistre,
 Fit le peché entre nous apparostre!
 Ce fut alors, que le ciel peu benin
 Vomit sur nous son courroux & uenin,
 Faisant sortir du centre de la terre
 La palle faim, & la peste, & la guerre.

Le monde alors d'une nûe empesché
 Vioit captif sous les loix du peché,
 De qui l'horreur sur tant d'ames immondes
 Fit deborder la uengence des ondes.
 Alors, Seigneur, d'un clin d'œil seulement
 Tu moissonnas la terre également,
 Ne reseruant de tant de milliers d'hommes,
 Qu'une famille en ces lieux, ou nous sommes.

O bienheureux & trois & quatre fois,
 Qui a gousté le sucre de ta uois,
 Et dont la foy, qui le peché desfie,
 En ton effort sa force fortifie!

HYMNE

Certes cèluy, qui tel bien a receu,
De son espoir ne se uerra decen:
S'il est ainsi, que la foy sauua l'Arche,
Et d'Israël le premier Patriarche.
Ce fut celuy, Seigneur, à qui tu fis
Multiplier le nombre de ses filz,
Plus qu'on ne uoit d'estoiles flamboyantes,
Ou de sablon aux plaines ondoyantes.

Ce peuple alors contrainct de se ranger
Dessous les loix du barbare estranger,
Vinoit captif, quand ta main favorable
Luy fit sentir ton pouoir secourable,
Endant le cours de l'onde rougissant,
Dont à pié sec ton peuple fut yssant,
Et uid encor' loing derriere sa fuyte
Floter sur l'eau l'Egyptienne suyte.

Puis au milieu des trauaulx & dangers
Tu le guidas aux peuples estrangers
Par les desers, ou uingt. & uingt annees
Furent par toy ces bandes gouuernees.
Là ta pitié, pour leur soif amortir,
Fit des rochers les fontaines sortir,
Et fit encor' de ta main planteureuse
Neger sur eulx la manne sauoureuse.

Là fut sous toy Moysen ton amy
Chef de ta gent, qui murmuroit parmy
Les longs erreurs de ce desert sauuage,
D'auoir laissé l'Egyptien riuage.

Là

Là maintefois le cours de ta fureur
 Se desbrida sur l'obstinee erreur
 De ces mutins: & tes loix engrauees
 Se uirent là mile fois deprauees.

O quantefois de ton graue sourcy
 Tu abysmas ce faulx peuple endurcy!
 Qui mesprisant de son Dieu les louanges
 Idolatroit apres les Dieux estranges.
 Iustice adonq' sur le peché naissant
 Faisoit brandir son glayue punissant,
 Et la pitié loing du ciel exilee
 Erroit ça bas triste, & descheuelee.

Finablement, ce peuple belliqueur
 Guidé par toy, haulsa le chef uainqueur
 Sur mile Roys, & peuples, que la guerre
 Fit renuerfer horriblement par terre,
 Ains que les tiens par sentiers incogneus
 Fussent aux champs plantureux paruenus.
 Ou tu auois des mainte & mainte année
 Au parauant leur demeure bornee.

Qui contera les dangers, & horreurs,
 Les fiers combats, & uaillantes fureurs
 De Iosué? & la braue entreprise
 De Gedeon, que ta main fauorise?
 Qui descrira ce Guerrier ordonné
 Pour le rempart de ton peuple estonné,
 Et le forfait de la main desloyale,
 Qui luy embla sa perruque fatale?

HYMNE

*Qui chantera l'oracle d'Israël,
Ce grand prophete & prestre Samuel,
Saul, Ionathe, & les desponilles vides
Rouges du sang de tes Israëliques ?*

*O Dieu guerrier, des uictories donneur,
Donne à mes doigts ceste grace & bonheur,
De n'accorder sur ma lyre d'iuoyre
Pour tout iamais, que les uers de ta gloire.
S'il est ainsi, arriere les uains sons,
Les uains soupirs, & les uaines chansons:
Arriere amour, & les songes antiques
Elabourez par les mains poëtiques.
Ce n'est plus moy, qui uous doy fredonner:
Car le Seigneur m'a commandé sonner
Non l'Odysee, ou la grand' Iliade,
Mais le discours de l'Israëliade.*

*Lors ie diray ce grand pasteur Hebrien,
Qui sopposa pour le peuple de Dieu:
Les saints accords de sa Lyre faconde,
Le certain coup de sa fidele fonde,
Auec l'honneur de son premier butin,
Et le grand tronc du braue Philistin.
Ie chanteray par combien de trauerses
Il sceut tromper les embusches diuerses
De ses hayneux, ains que Dieu l'eust assis
Pour commander au peuple circoncis.
Heureux vrayement si l'œil de Bersabee
Sa liberté n'eust onques desfrobee,*

E:

Et sil n'eust mis en proye à l'estranger
Celuy, qui fut de sa mort messenger.

Las, ce qu'on voit de bonheur en ce monde,
I amais constant, & ferme ne se fonde,
Et nul ne peut suyure d'un cours entier
De la vertu le penible sentier.

Quel siecle encor' ne porte resmoignage,
Du Roy cogneu par le surnom de sage?
Qui attraynant des plus barbares lieux
L'or, & l'argent, & le bois precieux,
Elaboura d'estofe, & d'artifice,
Du temple saint le superbe edifice?

Ce n'est icy, que descrire ie ueux
De ses uieux ans les impudiques feux,
De sa maison la grand' troppe lascive,
Sa uanité, & sa pompe excessiue,
Pour ses faulx Dieux le vray Dieu mesprisé,
Et de son filz le sceptre diuisé.

Ie uoy encor' les campagnes humides
Rougir au sang de ces Abrahamides,
Peuple endurcy entre tous les humains :
Qui adorant l'ouurage de ses mains,
Parfume Bâl d'encens, & sacrifice.
Peuples, & Roys, apprenez la iustice:
Et si de Dieu quelque peur uous auez,
Dedans uoz cœurs hardiment engrauez
La mort d'Achab, & la serue couronne
De tant de Roys, captifz en Babylonne.

HYMNE CHREST.

Mais toy, Seigneur, de qui le braz puissant
Decaptiua ton peuple languissant,
Si de bon cœur deuant toy ie lamente,
Romp le lien du mal, qui me tormente,
O u mon esprit, pour de toy l'approcher,
Tire dehors la prison de la chair.

I e ne ueulx point par un autel de terre
Encourtiné de verueine, & d'ierre,
Par uers charmez, ny par prodigues uæus,
Mottes, encens, ou meurtre de cent bœufs,
De ma santé haster la course lente,
Las, qui tant fut au partir uiolente.

Gueriz, Seigneur, gueriz moy de peché,
Dont le remede à tout autre est caché,
Alors mes uers, louant tes faictz louables,
T e pourront estre offrandes agreables.

DISCOVRS



DISCOVRS SVR LA
LOVANGE DE LA VERTV,
*& sur les diuers erreurs des
hommes.*

A S A L M. M A C R I N.

Bien que ma Muse petite
Ce doux-vtile n'imite,
Qui si doctement escrit,
Ayant premier en la France
Contre la sage ignorance
Faißt renaistre Democrit.
Pourtant, Macrin, ne te fasche
Si la bride un peu ie lasche
Au soing qui l'esprit me rompt :
Et si pour t'aider à rire,
I'ay entrepris de t'escrire,
Pour me derider le front.
La felicité non faulse,
L'eschele, qui nous surhaulte
Par degrez iusques aux cieux,
N'est-ce pas la vertu seule,
Qui nous tire de la gueule

G

DISCOVERS.

De l'orque *avaricieux*?
L'homme *uertueux* est riche:
Si sa terre *tumbe en friche*,
Il en porte peu d'ennuy:
Car la plus grande *richesse*,
Dont les Dieux luy font *largesse*,
Est *tousiours avecques luy*.
Il est noble, il est *illustre*:
Et si n'emprunte son *lustre*
D'une *uitre*, ou d'un *tumbeau*,
Ou d'une *image enfumee*
Dont la *face consumee*
Rechigne dans un *tableau*.
S'il n'est *duc*, ou s'il n'est *prince*
D'une & d'une autre *prouince*,
Si est-il *roy* de son *cœur*:
Et de son *cœur* estre *maître*,
C'est plus grand' chose que d'estre
De tout le monde *uainqueur*.
Si les *main*s de la *nature*
Toute sa *linéature*
N'ont *mignardé proprement*,
Si en est l'*esprit aymable*:
Et qui est plus *estimable*,
Le *corps*, ou l'*acoustrement*?
La *richesse naturelle*
C'est la *santé corporelle*:
Mais si le *ciel* est *donneur*

D'une

D'une ame saine, & lauee
De toute humeur depravee,
C'est le comble du bonheur.

Que me sert la docte eschole
De Platon, ou que i'accolle
Tout cela, que maintenoit
Le grand Peripatetique,
Ou tout ce qu'en son portique
Zenon iadis soustenoit:

Si l'ignorant & pauvre homme
Tout ce que vertu on nomme,
Garde precieusement,
Pendant que monsieur le sage,
Qui n'a vertu qu'au uisage,
En parle ocieusement?

Que me sert-il, que i'embrasse
Petrarque, Vergile, Horace,
Ovide, & tant de secrets,
Tant de Dieux, tant de miracles,
Tant de monstres, & d'oracles,
Que nous ont forgé les Grecz:

Si pendant, que ces beaux songes
M'appastent de leurs mensonges,
L'an, qui retourne souvent,
Sur ses ailes empennees
De mes meilleures annees,
M'emporte avecques le uent?

Que me sert la theorique

DISCOURS.

Du nombre Pythagorique:
 Vn rond, une ligne, un point:
 Le pincer d'une corde,
 Ou sçavoir, quel ton accorde,
 Et quel ton n'accorde point?
 Que me sert uoir tout le monde
 En papier, ou ie me fonde
 A l'arpenter pas à pas:
 Si en mon cœur ie n'eus onques
 Mesure, ou nombre quelconques,
 Accord, reigle, ny compas?
 Que me sert l'architecture,
 La perspective, & peinture,
 Ou au mouuement des cieux
 Contempler les choses haultes,
 Si pour cognoistre mes fautes
 Ie ne me uoy, que des yeux?
 Que sert une longue barbe,
 Vn clystere, une reubarbe,
 Pour me faire uertueux?
 Ou une langue sçauante,
 Ou une loy mise en vente
 Au barreau tumultueux?
 Que me sert-il, que ie vole
 De l'un iusqu'à l'autre pole,
 Si ie porte bien souuent
 La peur & la mort en poupe,
 Auecques l'horrible troupe

Des

Des ondes grosses du vent?
Que me sert, que ie m'ottroye
Pour quelque petite proye
Au sort douteux des combats,
Si la fortune cruelle,
Et la mort continuelle
Me talonnent pas à pas?
Que me sert-il, que ie suyue
Les Princes, & que ie uine
A ueugle, muet, & sourd,
Si apres tant de seruices
Ie n'y gaigne, que les uices,
Et les bons iours de la court?
C'est une diuine ruse
De bien forger une excuse,
Et en subtil artisan,
Soit qu'on parle, ou qu'on chemine,
Contrefaire bien la mine
D'un uieil singe courrtisan.
C'est une louable enuie
A ceux, qui toute leur vie
Veulent demourer oyseux,
D'un nouueau ne faire conte,
Et pour garder qu'il ne monte,
Tirer l'eschele apres eulx.
C'est belle chose, que d'estre
Des hommes appellé maistre,
Et du vulgaire eslongné,

DISCOVRS.

Ne parlant qu'en voix d'oracle,
Espouanter d'un miracle,
Et d'un sourcy renfrongné.
C'est chose fort singuliere
Qu'une reigle irreguliere
Dessous un front de Caron:
Ou dire, qu'on est fragile,
A ffeublant de l'Euangile
La charité de Platon.
C'est une heureuse poursuyte
Estre dix ans à la suyte
D'un benefice empestre:
Et puis, pour toute resourse,
Vider & procez & bourse
Par un arrest non chastre.
C'est une belle science,
Pour faire une experience
Auant qu'estre uieil routier,
Par la mort guerir les hommes,
Et puis dire, que nous sommes
Des plus sçauans du mestier.
C'est un uertueux office,
A uoir pour son exercice
Force oiseaux, & force abbois,
Et en meutes bien courantes
Clabauder toutes ses rentes
Par les champs, & par les bois.
C'est une chose diuine,

Qu'une

Qu'une femme ou sotte, ou fine:
 C'est encor' un heureux point
 De l'avoir pauvre, & seconde,
 Puis monst'rer à tout le monde
 Les cornes, qu'on ne uoid point.
 C'est un heureux aduantage,
 Qu'un Alambic en partage,
 Vn fourneau Mercurien:
 Et de toute sa substance
 Tirant une quinte essence,
 Multiplier tout en rien.
 C'est une chose fort graue
 Estre magnifique, & braue:
 Et sans y espargner Dieu,
 S'obliger en beau langage:
 Et puis mettre tout en gage,
 Pour enrichir saint Matthieu.
 C'est chose noble, que d'estre
 En lice, en carriere adextre,
 Soit de nuit, ou soit de iour:
 Bon au bal, bon à l'escrime:
 Puis d'un luc, & d'une ryme
 Triompher dessus l'amour.
 Ce sont beaux mots, que brauade,
 Soldat, cargue, camizade,
 Avec un braue san-dieu:
 Trois beaux dez, une querelle,
 Et puis une maquerelle,

DISCOVRS.

C'est pour faire un Demi-dieu.
 Ce sont choses fort aignes
 Par sentences ambigues
 Philosopher haultement:
 Et uoyant, que la fortune
 Ne nous ueult estre opportune,
 Nous feindre un contentement.
 Quel estat doy-ie donq suyure,
 Pour uertueusement uiure?
 Ie ne parle desormais
 Du courtisan ou agreste:
 Car c'est la fable d'Oreste,
 Qui ne s'acheue iamais.

Le tonneau Diogenique,
 Le gros sourcy Zenonique,
 Et l'ennemy de ses yeux,
 Cela ne me deïse:
 La gaye philosophie
 D'Aristippe, me plait mieux.

Celuy en uain se trauaille,
 Soit en terre, ou soit qu'il aille,
 Ou court l'auare marchand,
 Qui fasché de sa presence,
 Pour trouuer la suffisance,
 Hors de soy la va cherchant.

Macrin, pendant qu'à Iuree
 Dessus ta Lyre enyuree
 Du nectar Aonien,

Tu

Tu refredonnes la gloire,
 Qui consacre à la memoire
 Ton Mecenas, & le mien:
 Ma Muse, qui se pourmeine
 Par Aniou, & par le Meine,
 A faict ce Discours plaisant:
 Riant les erreurs du monde,
 Ou en raison ie me fonde,
 Le sage contrefaisant.

LES DEUX MARGVERITES.

SVS, ma Lyre, desormais
 Chante plus doux, que iamaïs,
 L'une et l'autre MARGVERITE,
 Ce sont les deux fleurs d'eslite,
 Ou il fault cuillir le miel
 Des chansons dignes du ciel.
 Iadis les Dieux transformoient
 En astres ceux qu'ilz aimoient,
 Et si les uers sont croyables,
 Les campagnes pitoyables
 Grosses de sang, & de pleurs,
 Enfantotent les belles fleurs:
 Le ciel, qui donne ses lois
 Soubz le sceptre de VALOIS,
 A mis au rang des planettes

H

LES DEUX

*Les plus ardentes & nettes
Tous les rameaux bienheureux
De ce tige planteureux.*

Là, est l'honneur d'Angoumois

*CHARLES, & le grand FRANCOYS,
FRANCOYS, & CHARLES encores,
Deux feux, qui eclairent ores
Tout ainsi que les flambeaux
Des freres, qui sont iumeaux.*

Ilz luisent d'ordre la hault,

*Et si des mortelz il chault
A ceux la, qui plus ne meurent,
Noz Rois, qui au ciel demeurent,
Ne reiectent pas les vœus
De leurs enfans & neueux.*

Du sang, que i'ay tant loué,

*Qui des Dieux est auoué,
Deux belles fleurs sont uenues:
L'une uole sur les nues
Qui a le ciel eclaircy,
Et l'autre florist icy.*

Ce dyamant, que uoila,

*Est frere de cestuy-la:
Ces roses s'appellent roses,
Ces deux fleurettes declosées,
Qui se ressemblent ainsi,
Ont un mesme nom aussi.*

Ne me vantez plus, ô Grecz,

De

De Narcisse les regrets,
Ny la fleur de ses pleurs née:
Ny l'ardeur Apollinée,
Hyacinth', dont le malheur
Fit naistre une rouge fleur.

Ne me vantez plus aussi,
Ny Phæbus, ny son Soucy,
Ny la fleur Adonienne,
Ny la Telamonienne,
Ny celles, par qui Iunon
Aquist de mere le nom.

Ne me vantez le sejour,
Qui voit reuiure le iour,
Ou du marinier sont quises
Les Marguerites exquisés:
De la France le bonheur
Surmonte l'indique honneur.

Sus donc, ô François esprits,
Donnez l'honneur & le pris
A la Marguerite sainte:
Faictes de sa mort complaincte,
Par qui les auares cieux
Ont rauy tout nostre mieux.

Dictes comme elle auoit eu
L'honneur, l'esprit, la vertu,
Qui tout nostre siecle honnore:
Et de celle dont encor
Les iours ne sont reuoluz,

LES DEUX

Dictes en autant, ou plus.
C'est de mes uers l'ornement:
Seule, qui diuinement
Anime, enhardist, inspire
Les bas fredons de ma Lyre:
C'est elle, & ie sçay combien
Mes chansons luy plaisent bien.
Si des premiers ie n'ay pas
Orné le Royal trespass,
Aussi ma Muse est trop basse
Pour une premiere place:
Et qui sçait si les derniers
Se feront point les premiers?
Les artisans bien subtilz
Animent de leurs outilz
L'airein, le marbre, le cuyure:
Mais chacun ne peut pas suyure
Si hault & braue argument,
Comme un royal monument.
Cestuy son sepulchre a bien,
Et cestuy-cy a le sien:
Mais François, dont la memoire,
Seule tumba de sa gloire,
Par tout le monde sestend,
Son sepulchre encor' attend.
L'edifice elaboré,
Dont Mausole est honoré,
Les erreurs Dedaliennes,

Les

Les pointes Egyptiennes,
 Et tout autre œuvre parfait,
 En un iour ne fut pas fait.
 Qui a le stile assez hault,
 Pour epuysier, comme il fault,
 Vne gloire si seconde?
 Le grand Monarque du monde
 De tout peintre & engraueur
 Ne cherchoit pas la faueur.
 Si me puis-ie bien uanter,
 De faire icy rechanter
 Les trois Angloises Charites,
 Qui l'une des Marguerites
 Portent aux astres plus haults
 En deux cens pas inegaulx.
 Les Dieux de noz biens ialoux
 T'auoient plantee entre nous,
 Royale fleur de Nauarre,
 Et puis, d'une main auare
 T'arrachant de ces bas lieux,
 Ilz t'ont replantee aux cieux.
 Là, le chault & la froideur
 Ne seichent point ta verdeur,
 Verdeur, que tousiours euante
 Vn Zephyre, qui doux-uante
 En ces lieux, ou en tout temps
 On voit rire le printemps.
 Là, de mile & mile esprits

Qui uolent par le pourpris,
 Le ciel, qui sienne t'appelle,
 Ne voit une ame plus belle :
 Le ciel ne peut il pas bien
 Reprendre ce qui est sien ?
 Le ciel t'a reprise donc,
 Nous laissant d'un mesme tronc
 C'est autre fleur, ta compaigne,
 Et ta fille, qui se baigne
 En ce labeur glorieux,
 Qui t'a mise au rang des Dieux.
 Permette le ciel amy,
 Qu'apres un siecle & demy
 La fleur icy florissante
 A la fleur non perissante
 Puisse uoler d'un prinsault,
 Pour se reioindre la hault.
 Ce pendant nous, qui uiuons,
 Ces doux uers nous escriuons,
 A fin que de race en race
 L'immortalité embrasse
 La non mortelle ualeur
 De l'une & de l'autre fleur.

ODE

ODE AV SEIGN. DES ESSARS
sur le discours de son Amadis.

32

Celuy, qui uid le premier
Auec sa torche etheree
L'embrassement coutumier
De Mars, & de Cytheres,
Ce fut le tout-voyant Dieu,
Celuy, qui tient le milieu
Du chœur hypocrenien,
Dieu par qui fut reuelee
Ceste amour long temps celee
Au Feuvre Iunonien.

Ce Feuvre couuert alors
De sueur, & de poudriere,
Doroit un harnoy de corps
A la sçauante Guerriere:
Ouurage laborieux,
Ou l'ouurier industrieux
Auoit feint subtilement
Les sciences, & les armes,
Que sa sœur docte aux alarmes
Fauorize egalement.

Mais la honte, & le desdain,
Qui luy dontent le courage,
Luy font oublier soudain
Cest ingenieux ouurage.
Lors de ses plus fins outiz

O D E.

Il forgé les rets subtilz
 Attachez à clouds d'aymant,
 Dont la mesme Ialousie,
 Si on croit la poésie,
 Lia l'un, & l'autre amant.
 Ayant dressé ses appaz,
 Il sort de son domicile,
 Tournant feintement ses paz
 Aux fournaises de Secile.
 Ou les bras accoustumez
 Des Cyclopes enfumez
 Coup sur coup vont martelant,
 D'une tenaille mordente
 Retournant la masse ardente
 Du tonnerre estincelant.
 Là ce vieillard Lemnien
 Feint d'aller à l'heure, à l'heure,
 Pour donner au Thracien
 L'opportunité meilleure:
 Puis avecques un long tour
 Celant son traistre retour
 Pour surprendre l'estrange,
 Ce sot ialoux delibere
 Par un plus grand uitupere
 Sa grande honte uanger.
 A peine ce Dieu boiteux
 A voit la porte passée,
 Et ia l'amant conuoiteux

Tenoit

Tenoit sa dame embrassée
 Et pressant l'uioyre blanc,
 Or' la cuysse, ores le flanc,
 Or' l'estomac luy serroit,
 Cueillant à leurs desclofes
 L'ame, qui parmy les rases
 Entre deux langues erroit.

Ia-ia le feu rauissant
 Des douces flammes cruelles
 D'un long soupir languissant
 Humoit leurs tiedes moëllés
 Et uoicy de toutes pars
 Mile petitz neuds espars,
 Dont les deux amans lacez
 Plus fort s'estraignent & lient,
 Que les uignes ne se plient
 Sur les ormes embrassez.

Pres du liât, qui gemissoit,
 Tesmoing d'un si doux martyre,
 Le ialoux se tappissoit,
 Mordant ses deux leures, d'ire.
 Puis courant deça delà,
 En sa chambre il appella
 Toute la troupe des Dieux,
 Et pallissant de colere
 Leur monstra cest adultere,
 Ioyeuse fable des cieux.
 Mars paisible à ceste fois,

ODE.

Fronçant le hault de sa face,
 Remachoit à basse vois
 Ie ne sçay quelle menace.
 Venus d'un regard piteux
 Tenoit en bas l'œil honteux,
 Et de ses beaux doigts polis
 En vain mignardant sa force,
 Ça & là cacher sefforce
 Et les roses, & les lis.
 Celuy, qui a ueu le tour
 De l'araigne mesnagere,
 Filant ses rets à l'entour
 De la mouche passagere,
 Il a ueu Mars & Venus
 Enchainex à membres nuds,
 Et Vulcain guignant au pres
 De son embusche araigneuse,
 Qui la couple vergongneuse
 Alloit serrant de si pres.
 Alors les plus renfrongnez
 De la bande Olympienne,
 Soudain s'en sont eslongnez
 D'une ire Saturnienne.
 Mais quelqu'un des moins facheux
 Voyant ces folastres ieux,
 Se sent chatouiller le cœur,
 Et en souriant desirer
 D'apprester ainsi à rire

Alin-

A l'iniurieux moqueur
 Celuy, qui chanta iadis
 En sa langue Castillane
 Les proësses d'Amadis,
 Et les beautex d'Oriane,
 Par les siecles enuieux
 D'un sommeil obliuieux
 I a sen alloit obscurcy,
 Quand une plume gentile
 De ceste fable subtile
 Nous a l'obscur eclercy.
 C'est le Phæbus des ESSARS
 Lumiere Parisienne,
 Qui nous monstre le dieu Mars
 Ioint avec la Cyprienne:
 Chantant sous plaisant discours
 Les armes, & les amours,
 D'un stile aussi uiolent,
 Lors qu'il tonne les alarmes,
 Comme aux amoureuses larmes
 Il est doucement coulant.
 Si de ce braue subiect
 On gouste bien l'artifice,
 On y uerra le proiect
 De maint royal edifice:
 Qui tesmoigne le grand heur
 De la Francoise grandeur.
 Là se peut encores uoir

O D E.

Maint siege, mainte entreprise,
 Ou celuy, qui en diuise,
 Iadis a faict son deuoir.
 Là se uoit du grand François.
 La foy constante & loyale;
 Ses faictz, sa grandeur angois.
 Sa posterité royale.
 Dont l'un, qui tient en sa main
 L'heur du monarque Romain,
 De la France est gouuerneur,
 L'autre, tesmoing de sa race,
 Porte escrit dessus sa face.
 Des Princesses tout l'honneur.
 Là ce gentil artisan
 Nous monstre au uif quel doit estre
 Le prince, le courtois,
 Le seruiteur, & le maistre:
 Combien d'un fort bataillant
 Peut le courage uailant:
 Quel est ou l'heur, ou malheur
 D'une entreprise amoureuse,
 Et la chance malheureuse
 D'un iniuste querelleur.
 Qui du cygne Dorien
 Le uol imiter desire,
 D'un ozer Icarien
 Se ioint des ailes de cire
 Et celuy se geinne en uain.

Après

*Après ce doux escriuain,
Qui sefforce d'egaler
(Soit que les armes il uante,
Soit que les amours il chante)
Le sucre de son parler.*

*Vous, que les Dieux ont estens
Pour combattre l'ignorance,
Et dont les escrits sont leus
Des uoifins de nostre France,
Donnez à cestuy l'honneur,
Qui les faict par son bonheur
De nostre langue apprentis :
Langue, qui estoit bornee
Du Rhin, & du Pyrenée,
Des Alpes, & de Thetis.*

*Peut estre aussi, que les ans,
Après un long & long aage,
Par estrangers courtisans
Brouilleront nostre langage :
Adonques la purité
De sa douce grauité
Se pourra trouuer icy.
Du Grec la ueine feconde,
Et la Romaine faconde
Reuiuent encor' ainsi.*

*Quel esprit tant sourcilleux
Contemplant la Thebaïde,
Ou le discours merueilleux*

ODE.

De l'immortelle Eneide,
 Se plaint, que de ces auteurs
 Les poëmes sont menteurs?
 Ainsi l'Aueugle diuin
 Nous faict voir sous feint ouirage
 D'un guerrier le fort courage,
 Et l'esprit d'un homme fin.
 Des poëtiques esprits
 L'vtile, & doulce escriture
 Comprend ce qui est compris
 Au ciel & en la nature.
 Les Roys sont les argumens
 De leurs diuins monumens:
 Et si nous monstrent encor
 Le beau, l'honneste, l'vtile,
 Avec un plus docte stile
 Que Chrysippe, ne Crantor.
 Mais ie souhaite souuent
 D'estre banny iusqu'au More,
 Ou que la fureur du vent
 Me pousse iusqu'à l'Aurore,
 Quand i'oy bruire quelque fois
 Du peuple l'indocte nois,
 Ou quand i'escoute les criz
 De ces pourceaux d'Epicure,
 Qui en despit de Mercure
 G rongnent aux doctes escrits.
 L'un plaint la contagion

De

De la ieunesse abusee:
L'autre, la religion
Par noms Payens deguisee.
Cestuy-cy fort elegant
Va un songer allegant:
Cestuy-la trop rigoureux
Approuue l'edict d'Auguste,
Et le bannissement iuste
De l'Artisan amoureux.
Vous les diriez, tant ilz sont
D'une hayneuse nature,
Qu'avecques Timon ilz ont
Iadis pris leur nourriture.
Caron semble dissolu
A cestuy-là, qui a leu
Dessus leur front Curien:
Du reste, ie m'en rapporte
Au tesmoignage que porte
Leur uentre Epicurien.
Puis ces graues enseignants
D'une effrontee assurance
Se prennent aux grands Seigneurs,
Les accusant d'ignorance.
Mesmes leurs cler-uoyans yeux
Se monstrent tant curieux,
Que d'abaisser leurs edicts
Iusqu'aux simples damoisselles,
Et aux cabinetz de celles,

O D E.

Qui lisent nostre Amadis.
 Si le Harpeur ancien,
 Qui perdit deux fois sa femme,
 Corrompit l'air Thracien
 D'une furieuse flamme :
 Pourtant nous n'avons appris
 D'avoir l'amour à mesure,
 Dont la sainte ardeur nous poingt,
 Non celle desnaturee,
 Qui de Venus ceinturee
 Les loix ne recognoist point.
 Mais pourquoy se sent blezé
 Par nostre façon d'escrire
 Celuy, qui a tout laissé
 Fors son vice de mesdire ?
 Lequel pour se deffacher,
 Voulant (ce semble) attacher
 Or cestuy, ores celui,
 Par ne sçay quelles sonnettes
 Fait un present de sonnettes,
 A qui moins est fol que luy.
 Si est-ce, que le iapper
 De telz indoctes volumes
 N'a le pouuoir de coupper
 L'aile aux bien-volantes plumes :
 Qui sous un argument feint
 Nous ont si vivement peint
 Toutes noz affections,

L'honneur,

L'honneur, la vertu, le uice,
 La paix, la guerre, & l'office
 Des humaines actions.

Or entre les mieux appris
 Le chœur des Muses ordonne,
 Qu'à HERBERAY soit le pris
 De la plus riche couronne:
 Pour auoir si proprement
 De son propre accoutrement
 Orné l'Achille Gaulois,
 Dont la douceur allechante
 Donne à celuy, qui le chante,
 Le nom d'Homere François.

Si i'auoy l'archet diuin
 De la harpe Ronsardine,
 Le bas fredon Angeuin
 Diroit la gloire Effardine:
 Neantmoins tel que ie suis,
 Ie la diray, si ie puis,
 Non icy tant seulement,
 Mais en cent papiers encore,
 Afin que son bruit decore
 Le mien eternellement.

AV SEIGN. ROB. DE
 la Haye, pour estrene.

O Res, que l'an dispos,
 Qui tourne sans repos

K

AV SEIGN. ROB.

Par une mesme trace,
Nous figure en son rond
Du pere au double front
Et l'une & l'autre face:
Amy, pour toy ie uelx
En poëtiques uaux
De la nouvelle annee
Le iour solenniser,
A fin d'eterniser
Nostre amour nouveau-nee.
Ie t'offriroy les dons,
Qui feurent les guerdons
Des plus uaillans de Grece:
Ou l'or malicieux,
Qui tenteroit les yeux
D'une chaste Lucrece:
Ie t'offriroy encor'
L'ambicieux thresor,
Que le marchand auare
Au plus pres du matin
Pille pour son butin
Au riuage barbare:
Mais tant & tant de biens,
Que ie desire tiens,
Ne sont en ma puissance:
Et l'auare soucy
N'appauurist point aussi
Ta riche suffisance.

Si

*Si ma main eust acquis
Le sçauoir tant exquis
D'un Lysippe, ou Apelle,
Tu deurois au pinceau,
Au marbre, & au ciseau
Ta louange plus belle.*

*Ie n'oubliroy icy
Ton Sybilet aussi,
Dont le docte artifice
Nous rechante si bien
Du Roy Mycenien
Le triste sacrifice.*

*Mais la Muse, & les Dieux
Ne t'ont faict studieux
D'une peinture morte,
Et puis contre le temps
En mes uers tu attens
Vne image plus forte.*

*Mais que dy-ie, en mes uers ?
Les tiens, qui l'vniuers
Rempliront de leur gloire,
Sur le marbre des cieux
Engraueront trop mieux
Le uif de ta memoire.*

*Tes phaleuces tant doux,
Qui coulent entre nous
Mille graces infuses,
De nous sont adorez,*

ESTRENE.

Pour estre redorez
 Du plus fin or des Muses.
 Tu uiurois par les sons
 De plus haultes chansons
 Si ie scauois eslire
 L'inimitable uois,
 Que le grand Vandomois
 Accorde sur sa Lyre.
 Quelz parfaicts artisans
 N'ont bien donné dix ans
 Au rond de leur science?
 Qui ueult raurir le pris,
 Doit estre bien appris
 Par longue experience.

ESTRENE A. D. M.

De la Haye.

IE fay present de fleurettes descloses
 A Flore mesme, & à Venus de roses,
 Quand par ces uers peu florissans i'essaye
 Faire florir la florissante Haye:
 Qui par l'hyuer de son aage touchee
 Comme ces fleurs, ne se uerra seichee:
 Mais florira trop mieux, que la couronne
 De son Printemps, qui maintenant fleuronne.
 Excusez donc ma puissance peu haulte
 Imitant ceux, qui n'ayans de rien faulte
 Prennent en gré l'humble present des hommes.

Mesmes

Mesmes le Dieu de ce mois, ou nous sommes,
 Clavier de l'an, qui rien plus ne demande
 Que miel, & palme, & figues pour offrande.
 Le cœur sans plus les Déeses contente:
 Et c'est le don, lequel ie vous presente.

ODE PASTORALE, A BER-
 trand Bergier de Montembeuf natif de
 Poitiers, poëte Bedonnique-
 bouffonique.

Bergers couchez à l'envers,
 A l'ombre des saules uerds:
 Bergers, qui au pres des ondes
 Du Clain lentement fuyant
 Arrêtez le cours oyant
 De ses Nymphes uagabondes,
 Desmanchez uos chalumeaux,
 Et dictes à ces ormeaux,
 A ces antres & fontaines,
 N'escoutez plus noz chansons,
 Ny ces ruisseaux, ny leurs sons,
 Enfants des roches hautaines:
 Mais oyez le son diuin
 Du chalumeau Poiteuin,
 Renouelant la memoire
 Du pasteur Sicilien,
 Et du grand Italien
 La uie & durable gloire.

ODE PAST.

N'aguères nostre Berger,
 Trauersant d'un pié léger
 Le doz chenu des montaignes,
 Ramena les doctes sœurs,
 Abreuuant de leurs douceurs
 Les Poicteuines campagnes.

C'est luy premier des Bergers,
 Qui dedaignant les dangers
 De l'enuieuse ignorance
 A ces uers osta le frain,
 Les faisant d'un libre train
 Galloper parmy la France.

Ses uers de fureur guidez,
 Comme fleuues desbridez,
 D'une audacieuse fuyte
 Noz campagnes vont foulant,
 Mais les ruisseaux vont coulant
 Toujours d'une mesme fuyte.

O qu'ilz ont tardé souuent
 Et les ondes & le uent,
 Quand les Nymphes Poicteuines,
 Et les Dieux aux piedz de bouc
 Trepignoient deffoubs le ioug
 De ses cadences diuines!

Mais bien les troupeaux barbuз,
 Oyant des sommets herbuз
 Ses aubades nompareilles,
 Ont fait mile & mile saults,

Et

Et les plus lourds animaux
 En ont chauny des oreilles.
 Ainsi le grand Thracien,
 De son luc musicien
 Tiroit les pierres oyantes,
 Les fleuves esmerueillez,
 Et des chesnes oreillez
 Les testes en bas ployantes.
 Heureux Berger desormais,
 Tu seras pour tout iamais:
 L'honneur des champs & des prees,
 L'honneur des petiz ruisseaux,
 Des bois & des arbrisseaux,
 Et des fontaines sacrees:
 Pour sonner si bien tes uers,
 Sur les chalumeaux diuers,
 Dont la douceur espronuee
 Aux oreilles de bon goust
 Coule plus doux que le moust
 De la premiere cuuee.
 L'amour se nourrist de pleurs,
 Et les abeilles de fleurs:
 Les prez ayment la rosee,
 Phæbus ayme les neuf Sœurs,
 Et nous aymons les douceurs,
 Dont ta Muse est arrousee.
 Ores ores il te fault,
 Avec un style plus hault,

ODE PAST.

Poulser la royale plainte,
 Jusqu'aux oreilles des Rois,
 Sacrant du pré Nauarrois
 La fleur nouvellement sainte.
 Ainsi l'Arcadique Dieu,
 Te fauorise en tout lieu,
 Et tes brebis camusettes:
 Ainsi à toy seulement
 Demeure eternellement,
 L'honneur des uieilles musettes.

PSALM. MACRIN.

Par un tumbeau Arthemise honnora
 Et son Mausole, & sa gloire, qui dure
 Au monument de la uine escriture,
 Non en celuy, que l'art elaboura.
 Son cœur ardent le corps mort adora,
 Luy erigeant du sien uif sepulture:
 Mais la saison desfit l'architecture,
 L'autre cercueil, la mort le deuora.
 Tes vers, Macrin, bruslans d'amour semblable,
 Ta Gelonis font plus emerueillable
 Au seul tumbeau de l'immortalité.
 De ces deux la, reste un peu de memoire:
 De cestuy-cy la plus durable gloire
 Ne craint la mort, ny la posterité.



NOVVELLE MANIERE DE FAIRE SON PROFIT DES LETTRES.

MOY A TOY SALVT.

 Vant à ce que tes uers frissonnent de froidure,
Que tes labeurs sont uains, & que pour ta
pasture
A grand' peine tu as un morceau de gros pain,

Voire de pain moisi, pour appaiser ta faim:
Que ton vuide estomac abboye, & ta genciue
Demeure sans mascher le plus souuent oyssine:
Comme si le ieusner expresse fust enioint
Par les Iuifs retaillez: que tu es mal en poinct,
Mal uestu, mal couché: Amy, ne pren la peine
De faire desormais ceste complainte uaine.

Tu sçais faire des uers, mais tu n'as le sçauoir
De pouuoir par ton chant les hommes deceuoir:
Car le Dieu Apollon avec le Dieu Mercure
S'assemble, ou autrement de ses uers on n'a cure.
Mercure par finesse & par enchantement
Dedans les cœurs humains glisse secrettement:
Il glisse dans les cœurs, il trompe la personne,
Et d'un parler flatteur les ames empoisonne:

L

NOUVELLE

Auec tel truchement peut le Dieu Delien
Possible quelque chose, autrement ne peut rien.

Celuy qui de Mercure a la science apprise,
En Cygne d'Apollon bien souuent se deguise.
Encore que le brait d'un asne, ou la chanson
D'une importune rane ait beaucoup plus doux son.

Veux-tu que ie te monstre un gentil artifice
Pour te faire ualoir? pousse toy par service:
Par art Mercurien trompe les plus rusez,
Et pren à telz appas les hommes abusez.
Tu feras ton profit, & brauement en point,
De froid, comme tu fais, tu ne trembleras point.

Premier, comme un marchand, qui par le nauigage
S'en ua chercher bien loing quelque estrange riuage,
Afin de trafiquer, & argent amasser,
Tu dois uoir l'Italie, & les Alpes passer:
Car c'est de là que vient la fine marchandise,
Qu'en béant on admire, & que si hault on prise.
Si le rusé marchand est menteur asseuré,
Et si il sçait pallier d'un fard bien coloré
Mille bourdes, qu'il a en France rapportees,
Assez pour en charger quatre grandes chartees:
S'il sçait, parlant de Rome, un chacun estonner,
Si du nom de Paue il fait tout resonner,
Si des Venitiens, que la mer enuironne,
Si des champs de la Pouille il discours, & raisonne:
Si uanteur il sçait bien son art autoriser,
Louer les estrangers, les François mespriser,

Si

Si des lettres l'honneur à luy seul il reserve,
Et dedaigne en crachant la Françoisse Minerue:

Il te fault dextrement ces ruses imiter.

Le sçavoir sans cela ne te peut profiter.

Si le sçavoir te fault, & tu entens ces ruses,

Tu iouyras uainqueur de la palme des Muses.

Ne pense toutefois pour un peu t'estranger

De ces bauardes Sœurs, que tu sois en danger

De perdre tant soit peu: tu n'y auras dommage,

Car aux Muses souuent profite un long uoyage.

Tu en rapporteras d'un grand clerc le renom,

Et de sage-sçauant meriteras le nom:

Mais si tu uens icy te morfondre à l'estude,

Chacun t'estimera fol, ignorant, & rude.

Doncques en Italie il te conuient chercher

La source Cabaline, & le double rocher,

Et l'arbre qui le front des Poètes honore.

Mais retien ce precepte en ta memoire encore:

C'est que tu pourras bien François partir d'icy,

Mais tu retourneras Italien aussi

De gestes, & d'habits, de port, & de langage:

Bref d'un Italien tu auras le pelage,

Afin qu'entre les tiens admirable tu sois.

Ce sont les vrayz appas pour prendre noz François.

Lors ta Muse sera de cestuy-la prisee,

Auquel au parauant tu seruon de risée.

Il sera bon aussi de te faire aduouer

De quelque Cardinal, ou te faire louer

Par quelque homme sçauant, à fin que tes louanges
 Volent par ce moyen par les bouches estranges.
 Mais il fault que le liure, ou ton nom sera mis,
 Tu donnes çà & là à tes doctes amis.
 A insi t'exempteras du rude populaire,
 A insi ton nom par tout illustre pourras faire.
 Car c'est un ieu certain, & quiconques l'a sçeu,
 I amais à ce ieu là ne s'est trouué degeu.
 Sur tout courtise ceux, ausquelz la court uenteste
 Donne d'hommes sçauans la louange menteuse:
 Qui au bout d'une table au disner des Seigneurs
 Deplient tout cela, dont furent enseigneurs
 Les Grecs, & les Latins: qui de faulses merueilles
 Emplissent, ignorans, les plus grandes oreilles:
 Et abusent celuy qui par nom de sçauant
 Desire, ambicieux, se pousser en auant.

Ces gentils reciteurs te loueront à la table,
 Non comme au temps passé, aux horloges de sable:
 Ilz ne dedaigneront avec toy practiquer,
 Et avecques tes uers les leurs communiquer,
 Puis que tu as le goust, & l'air de l'Italie.
 Mais rend leur la pareille, & fay que tu n'oublie
 De les contre-louer: ausi, quant à ce poinct,
 Le tesmoing mutuel ne se reproche point:
 D'en user autrement, ce seroit conscience.

Sur tout ie te conseille apprendre la science
 De te faire cognoistre aux Dames de la court,
 Qui ont bruit de sçauoir: c'est le chemin plus court:

Car

Car si tu es un compaignon d'avec agréables,
 Tu seras tout fondé aux plus grands admirables.
 Par art il te convient à ce point paruenir,
 Par art semblablement t'y fault entretenir.
 Il te fault quelques fois, soit en uers, soit en prose,
 Ecrire finement quelque petite chose
 Qui sente son Virgile, & Cicéron aussi.
 Car si tu as des mots tant seulement soucy,
 Tu seras bien grossier & lourdaut, ce me semble,
 Si par art ta ne peus en accoupler ensemble
 Quelque peu: Car icy par un petit chef d'œuvre
 Assez d'un Courtisan le sçauoir se desœuvre.

Ie ne uens tousse fois qu'on le face imprimer:
 Car ce qui est commun se fait desestimer,
 Et la perfection de l'art est de ne faire,
 Ains monstrier de daigner ce que fait le vulgaire.
 Mesmes ce qui sera des autres imprimé,
 Afin que tu en sois plus sçauant estimé,
 Il te le fault blasmer: mais il te fault eslire
 Des loueurs à propos pour tes ouvrages lire.
 Et n'en fault pas beaucoup. Avec telles faueurs
 Recite hardiment aux Dames & Seigneurs,
 Tu seras sçauant homme, & les grands personnages
 Te feront des presens: & seras à leurs gages.
 Mais si tu ueus au iour quelque chose euentier,
 Il fault premierelement la fortune tenter,
 Sans y mettre ton nom, de peur de vitupere
 Qu'un enfant abortif porte au nom de son pere.

D E F A I R E

Car en celant ton nom, d'un chacun tu peus bien
 Sonder le iugement, sans qu'il te couste rien:
 D'autant que tels escripts uaguent sans cognoissance
 A insi qu'enfans trouuez, publiques de naissance.
 Mais ne fairs pas aussi, si tu les vois louer,
 Maistre, pere, & autheur, pour tiens les auouer.

Le plus seur toutefois seroit en tout se taire:
 Et c'est un beau mestier, & fort facile à faire,
 Le faisant dextrement. Fay courir qu'entrepris
 Tu as quelque poëme, & œuvre de hault pris,
 Tout soudain tu seras monstré parmy la uille,
 Et seras estimé de la tourbe ciuile.

Vn vieux ruzé de court naguieres se uantoit,
 Que de la republique un discours il traitoit:
 Soudain il eut le bruit d'auoir epuisé Romme
 Et le sçauoir de Grece, & qu'un si sçauant homme
 Que luy ne se trouuoit. Par là il se poussa,
 Et aux plus haults honneurs du Palais sauuaça,
 A yant mouché les Roys, avec telle pratique,
 Et si n'auoit rien fait touchant la republique.
 Toutefois ce pendant qu'il a esté uiuant,
 Il a nourry ce bruit qui le meit en auant,
 Iusqu'à tant que la mort sa ruse eut descouuerte:
 Car on ne trouua rien en son estude ouuerte,
 Ains par la seule mort au iour fut reuelé
 Le fard dont il se estoit si longuement celé.

Quelque autre dit auoir entrepris un ouuage
 Des plus illustres noms qu'on lise de nostre age,

E t

Et ia douze ou quinze ans nous degoit par cest art
 Mais il accomplira sa promesse plus tard
 Que l'an du iugement. Toutefois par sa ruse
 Des plus ambitieux l'esperance il abuse.
 Car ceux-la qui sont plus de la gloire enuieux,
 Le flattent à l'envy, & taschent curieux
 De gaigner quelque place en ce tant docte liure,
 Qui peut à tout iamaïs leur beau nom faire uiure.
 Ce trompeur par son art trefriche s'est rendu,
 Et son silence aux Roys cherement a uendu,
 Noyant en l'eau d'oubly les beaux noms, dont la gloire
 Seroit, sans ses escripts, d'eternelle memoire.
 Car les Parthas menteurs, faux, il surmontera,
 Et nul (comme il promet) n'immortalisera:
 Mais il peindra le nez à tous: & pour sa peine
 De les auoir trompez d'une esperance uaine,
 Dessus un cheual blanc ses monstres il fera
 Par la ville, & du Roy aux gages il fera.

C'est un gentil appas pour les oyseaux attraire,
 Ce que d'un autre dit le commun populaire,
 Qui par les cabaretz tout expres delaissoit
 Quatre lignes d'un liure, & outre ne passoit,
 Auec un titre au front, qui se donnoit la gloire
 D'estre le liure quart de la Françoise histoire.
 Qui doncques, ie te pry, nyra que cestui-cy
 Ne soit des plus heureux sans se donner soucy?
 Qui quatre liures peut de quatre lignes faire,
 Qui du doigt pour cela est monstre du vulgaire,

LE POËTE

Qui pour cela de France est dit l'historien,
Et auquel pour cela on fait beaucoup de bien.

I'ay, filz d'un laboureur, discours brefuement
Tout ce facheux propas, moy qui ay brauement
Delaisé les rasteaux, pour m'attacher aux Muses:
Tu pourras par usage apprendre d'autres ruses.
Or adieu, pense en moy : & pour attrapper l'heur,
Suy Mercure, qui est le plus fin oyseleur.

LE POËTE COURTISAN.

Je ne veux point icy du maistre d'Alexandre
Touchant l'art poëtique les preceptes t'apprendre:
Tu n'apprendras de moy comment iouer il fault
Les miseres des Roys dessus un eschafault:
Je ne t'enseigne l'art de l'humble comédie,
Ny du Mëonien la Muse plus hardie:
Bref ie ne monstre icy d'un uers Horatien.
Les uices & vertuz du poëme ancien:
Je ne depeins aussi le Poëte du Vide,
La court est mon autheur, mon exemple & ma guide.
Je te veux peindre icy comme un bon artisan,
De toutes ses couleurs l'Apollon Courtisan:
Où la longueur surtout il conuient que ie fuye,
Car de tout long ouurage à la court on s'ennuye.
Celuy donc qui est né (car il se fault tenter
Premier que lon se uienne à la court presenter)
A ce gentil mestier, il fault que de ieunesse

Aux

Aux ruses & façons de la court il se dresse.
Ce precepte est commun: Car qui veut s'auancer,
A la court, de bonne heure il conuient commencer.

Ie ne ueulx que long temps à l'estude il pallisse,
Ie ne ueulx que refueur sur le liure il uicillisse
Fueilletant studieux tous les soirs & matins
Les exemplires Grecs, & les auteurs Latins.
Ces exercices-la font l'homme peu habile,
Le rendent catarreux, maladif, & debile,
Solitaire, facheux, taciturne & songeard,
Mais nostre courrtisan est beaucoup plus gaillard.
Pour un uers allonger ses ongles il ne ronge,
Il ne frappe sa table, il ne refue, il ne songe,
Se brouillant le cerueau de pensemens diuers,
Pour tirer de sa teste un miserable uers,
Qui ne rapporte, ingrat, qu'une longue risée
Par tout ou l'ignorance est plus authorisee.

T oy donc qui as choisi le chemin le plus court
Pour estre mis au ranc des sçauans de la court,
Sans mascher le laurier, ny sans prendre la peine
De songer en Parnasse, & boire à la fontaine
Que le cheual uolant de son pied fit saillir,
Faisant ce que ie dy tu ne pourras faillir.

Ie ueulx en premier lieu, que sans suiure la trace
(Comme font quelques uns) d'un Pindare, & Horace,
Et sans uouloir, comme eux, uoler si haultement,
Ton simple naturel tu suies seulement.
Ce proces tant mené, & qui encore dure,

M

LE POETE

Lequel des deux uault mieulx, ou l'art, ou la Nature,
En matiere de uers, à la court est vuidé:

Car il suffit icy, que tu soyès guidé

Par le seul naturel, sans art, & sans doctrine,

Fors cest art qui apprend à faire bonne mine,

Car un petit sonnet, qui n'a rien que le son,

Vn dixain à propos, ou bien une chanson,

Vn rondeau bien trousseé, avec une ballade

(Du temps qu'elle couroit) uault mieulx qu'une Iliade.

Laisse moy donques là ces Latins & Gregeois

Qui ne seruent de rien au poëte François,

Et soit la seule court ton Virgile, & Homere,

Puis qu'elle est (comme on dit) des bons esprits la mere.

La court te fournira d'arguments suffisans,

Et seras estimé entre les mieulx disans,

Non comme ces resueurs qui rougissent de honte

Fors entre les sçauans desquelz on ne fait compte.

Or si les grands seigneurs tu ueux gratifier,

Arguments à propos il te fault espier:

Comme quelque victoire, ou quelque ville prise,

Quelque nopce, ou festin, ou bien quelque entreprise

De masque, ou de tournoy: auoir force desseings,

Desquelz à ceste fin tes coffres seront pleins.

Ie ueux qu'aux grands seigneurs tu dōnes des denises,

Ie ueux que tes chansons en musique soyent mises,

Et à fin que les grands parlent souuent de toy,

Ie ueux que lon les chante en la chambre du Roy.

Vn sonnet à propos, un petit epigramme

En

En faueur d'un grād Prince, ou de quelque grand Dame,
 Ne fera pas mauuais: mais garde toy d'vser
 De mots durs, ou nouueaux, qui puissent amuser
 Tant soit peu le lisant: Car la douceur du stile
 Fait que l'indocte uers aux oreilles distille,
 Et ne fault s'enquerir s'il est bien, ou mal fait,
 Car le uers plus coulant est le uers plus parfaict.

Quelleque nouueau poëte à la court se presente,
 Ie ueux qu'à l'aborder finement on le tente:
 Car s'il est ignorant, tu sçauras bien choisir
 Lieu & temps à propos, pour en donner plaisir:
 Tu produiras par tout ceste beste, & en somme,
 Aux despens d'un tel sot, tu seras galland homme.

S'il est homme sçauant, il te fault dextrement
 Le mener par le nez, le louer sobrement,
 Et d'un petit soubriz & branslement de teste
 Deuant les grands seigneurs luy faire quelque feste:
 Le presenter au Roy, & dire qu'il fait bien,
 Et qu'il a meritè qu'on luy face du bien.
 A insi tenant tousiours ce pauvre homme sous bride,
 Tu te feras ualoir, en luy seruant de guide:
 Et combien que tu soys d'enuie epoinçonné
 Tu ne seras pour tel toute fois soubsonné.

Ie te ueux enseigner un autre poinct notable,
 Pour ce que de la court l'eschole c'est la table,
 Si tu ueux promptement en honneur paruenir,
 C'est ou plus sagement il te fault maintenir.
 Il fault auoir tousiours le petit mot pour rire,

M ij

LE POËTE

Il fault des lieux communs, qu'à tous propos on vint,
 Passer ce qu'on ne sçait, & se monstrier sçauant
 En ce que lon a leu deux ou trois foirs deuant.

Mais qui des grands seigneurs ueult acquerir la grace
 Il ne fault que les uers seulement il embrasse,
 Il fault d'autres propos son stile deguïser,
 Et ne leur fault tousiours des lettres deuïser.
 Bref, pour estre en cest art des premiers de ton aage
 Si tu ueux finement iouer ton personnage,
 Entre les Courtisans du sçauant tu feras,
 Et entre les sçauans courtesan tu seras.

Pour ce te fault choisir matiere conuenable,
 Qui rende son auteur aux lecteurs agreable,
 Et qui de leur plaisir t'apporte quelque fruit.
 Encores pourras tu faire courir le bruit,
 Que si tu n'en auois commandement du Prince
 Tu ne l'exposerois aux yeux de ta prouince,
 Ains te contenterois de le tenir secret:
 Car ce que tu en fais est à ton grand regret.

Et à la verité la ruse coustumiere,
 Et la meilleure, c'est, rien ne mettre en lumiere:
 Ains iugeant librement des œures d'un chacun,
 Ne se rendre subiect au iugement d'aucun,
 De peur que quelque fol te rende la pareille,
 S'il gaigne comme toy des grands Princes l'oreille.

Tel estoit de son temps le premier estimé,
 Duquel si on eust leu quelque ouurage imprimé,
 Il eust renouuelé, peut estre, la ruse

De

D e la montaigne enceinte: & sa Muse prisee
 Si hault au parauant, eust perdu (comme on dit)
 La reputation qu'on luy donne à credit.
 R etien donques ce poinct, & si tu m'en uenx croire,
 A u iugement commun ne hasarde ta gloire.
 M ais sage sois content du iugement de ceux
 Lesquelz trouuent tout bon, ausquelz plaire tu uenx,
 Qui peuuent t'auancer en estats, & offices,
 Qui te peuuent donner les riches benefices,
 Non ce uent populaire, & ce friuole bruit
 Qui de beaucoup de peine apporte peu de fruit.
 C e faisant, tu tiendras le lieu d'un Aristarque,
 E t entre les sçauans seras comme un Monarque:
 T u seras bien uenu entre les grands seigneurs,
 Desquelz tu receuras les biens & les honneurs,
 E t non la pauureté, des Muses l'heritage,
 Laquelle est à ceux-là reseruee en partage
 Qui de daignant la court, facheux & malplaisans,
 P our allonger leur gloire, accourcissent leurs ans.

TREZE SONNETZ DE L'HON-
 NESTE AMOVR.

I.

Comme en l'obiet d'une vaine peinture
 I e repaissoy plus l'esprit, que le cœur,
 A contempler du celeste vainqueur
 L a non encor' bien comprise nature,

M iij

SONNETZ.

Ie proietoy sous feincte couuerture

Les premiers traicts de sa douce rigueur,

Mieux figurant le mort de sa uigueur,

Qu'imaginant le uif de sa pointure:

Quand les saints uœux de mon humble uoloir

Ne feurent mis du tout en nonchaloir

Au Paradis du Dieu de ma uictoire.

Ou de sa main ce diuin guerdonneur

M'a consacré prestre de son HONNEUR,

Pour y chanter les hymnes de sa gloire.

II.

Ce ne sont pas ces beaux cheueux dorez,

Ny ce beau front, qui l'honneur mesme honnore,

Ce ne sont pas les deux archets encor

De ces beaux yeux de cent yeux adorez:

Ce ne sont pas les deux brins colorez

De ce corail, ces leures que j'adore,

Ce n'est ce teinct emprunté de l'Aurore,

Ny autre obiect des cœurs enamourez:

Ce ne sont pas ny ces lis, ny ces roses,

Ny ces deux rancs de perles si bien closes,

C'est cest esprit, rare present des cieux,

Dont la beauté de cent graces pouruëue

Perce mon ame, & mon cœur, & mes yeux,

Par les rayons de sa poignante uëue.

III.

Ie ne me plaing de mes yeux trop experts,

Ny de mon cœur trop leger à les croire,

Puis

SONNET.

48

Puis qu'en servant à si hante victoire
 Ma liberté si franchement ie pers.
 A amour, qui uoid tous mes secrets ouuers,
 Me fait penser au grand heur de ma gloire,
 Lors que ie peins au tableau de Memoire
 Vostre beauté, le seul beau de mes uers,
 Mais si ce beau vn fol desir m'apporte,
 Vostre uertu plus que la beauté, forte,
 Le coupe au pié, & ueult qu'un plus grand bien
 Prenne en mon cœur une accroissance pleine:
 Ou autrement, que ie n'attende rien
 De mon amour, fors l'amour de la peine.

IIII.

Vne froydeur secretement-bruflante
 Brusle mon corps, mon esprit, ma raison,
 Comme la poix anime le tison
 Par un ardeur lentement uiolente.
 Mon cœur tiré d'une force allechantè
 Dessous le ioug d'une franche prison,
 Boit à longs traiçts l'aigre-doulce poison,
 Qui tous mes sens heureusement enchante.
 Le premier feu de mon moindre plaisir
 Fait halleter mon alteré desir:
 Puis de noz cœurs la celeste Androgynè
 Plus saintement uous oblige ma foy:
 Car i'ayme tant cela que i' imagine,
 Que ie ne puis aymer ce que ie uoy.

V

SONNETZ

V.

Ce Paradis, qui sousspire le bâsme
 D'une Angelique & sainte grauité,
 M'ouure le ris, mais bien la Deité,
 Ou mon esprit diuinement se pâsme.
 Ces deux Soleilz, deux flambeaux de mon âme,
 Pour me reioindre à la Diuinité,
 Pergent l'obscur de mon humanité
 Par les rayons de leur iumelle flâme.
 O cent fois donq, & cent fois bienheureux
 L'heureux aspect de mon Astre amoureux!
 Puis que le ciel voulut à ma naissance
 Du plus diuin de mes affections
 Par l'allambic de voz perfectionz
 Tirer d'Amour une cinquiesme essence.

V I.

Quand ie suis pres de la flamme diuine,
 Ou le flambeau d'Amour est allumé,
 Mon saint desir saintement emplumé
 Iusqu'au tiers ciel d'un prim-uol m'achemine.
 Mes sens rauiz d'une douce rapine
 L'aissent leur corps de grand ayse pasmé,
 Comme le Sainct des douze mieux aymé,
 Qui reposa sur la sainte poitrine.
 A insi l'esprit dedaignant nostre iour
 Court, fuit, & uole en son propre seiour
 Iusques à tant, que sa diuine dextre
 Haulse la bride au folastre desir

Du

Du seruiteur, qui pres de son plaisir
Sent quelque fois l'absence de son maistre.

VII.

Le Dieu bandé a desbandé mes yeux,
Pour contempler celle beauté cachee
Qui ne se peut, tant soit bien recherchee,
Representer en un cœur uicieux.
De son autre arc doucement furieux
La poincte d'or iustement descochee,
Au seul endroit de mon cœur s'est fichee,
Qui rend l'esprit du corps uictorieux.
Le seul desir des beautez immortelles
Guinde mon uol sur ses diuines ailes
Au plus parfait de la perfection.
Car le flambeau, qui saintement enflamme
Le saint brasier de mon affection,
Ne darde en bas les saints traicts de sa flamme.

VIII.

Non autrement, que la Prestresse folle,
En grommelant d'une effroyable horreur,
Secouë en uain l'indontable fureur
Du Cynthien, qui brusquement l'affole:
Mon estomac gros de ce Dieu qui uole,
Espouanté d'une aueugle terreur
Se fait rebelle à la diuine erreur,
Qui brouille ainsi mon sens, & ma parole.
Mais c'est en uain: car le Dieu, qui m'estraint,
De plus en plus m'aiguillonne, & contraint

N

SONNET Z.

De le chanter, quoy que mon cœur en gronde.
 Chantez le donq, chantez mieux que devant,
 O vous mes uers, qui uolez par le monde,
 Comme fueillars esparpillez du uent.

IX.

L'auengle Enfant, le premier né des Dieux,
 D'une fureur saintement eslancee
 Au uieil Chaos de ma ieune penssee
 Darda les traicts de ses tout-uoyans yeux:
 Alors mes sens d'un discord gracieux
 Furent liez en rondeur ballancee,
 Et leur beauté d'ordre egal dispensee
 Conceut l'esprit de la flamme des cieux.
 De uoz vertuz les lampes immortelles
 Firent briller leurs aines estincelles
 Par le uoulté de ce front tant serain:
 Et ces deux yeux d'une fuyte suyuie
 Entre les mains du Moteur souuerain
 Firent mouuoir la sphere de ma vie.

X.

I'ay entasé moy mesme tout le bois,
 Pour allumer celle flamme immortelle,
 Par qui mon ame avecques plus haute aile
 Se guinde au ciel, d'un egal contre-pois.
 Ia mon esprit, ia mon cœur, ia ma uois,
 Ia mon amour congoit forme nouvelle
 D'une beauté plus parfaictement belle,
 Que le fin or espuré par sept fois..

Rien

Rien de mortel ma langue plus ne sonne:
 I a peu à peu moymesme i'abandonne,
 Par ceste ardeur, qui me fait sembler tel,
 Que se monstroit l'indonté filz d'Alcmène,
 Qui dedaignant nostre figure humaine,
 Brusla son corps, pour se rendre immortel.

XI.

Pour affecter des Dieux le plus grand heur,
 Et pour auoir, ô sacrilege audace !
 Sous le mortel d'une immortelle grace
 I dolattré une sainte grandeur:
 Pour auoir pris de la celeste ardeur
 Ce, qui de moy toute autre flamme chasse,
 I e sens mon corps tout herissé de glace
 Contre le roc d'une chaste froidenr.
 L'auengle oyseau, dont la perçante flâme
 S'affile aux rayz du soleil de mon âme,
 A guise l'ongle, & le bec rauissant
 Sur les desirs, dont ma poictrine est pleine,
 Rongeant mon cœur, qui meurt en renaissant,
 Pour uiure au bien, & mourir à la peine.

XII.

La docte main, dont Minerue eust appris,
 Main, dont l'yuoire en cinq perles s'allonge,
 C'est, ô mon cœur, la lime qui te ronge,
 Et le rabot, qui polit mes escrits.
 Les chastes yeux, qui chastement m'ont pris
 Soit que ie ueille, ou bien soit que ie songe,

N ij

SONNET.

Ardent la nuit de mon œil, qui se plonge
 Au centre, ou tend le rond de mes esprits.
 L'esprit diuin, & la diuine grace
 De ce parler, qui du harpeur de Thrace
 Eust les ennuis doucement enchantez,
 Vous ont donné la voix inusitée,
 Dont, ô mes vers, saintement vous chantez
 Le tout-diuin de vostre Pasishee.

XIII.

Puis que la main de la sage nature
 Bastit ce corps, des graces le seiour,
 Pour embellir le beau de nostre iour
 Du plus parfait de son architecture:
 Puis que le ciel trassa la protraiture
 De cest esprit, qui au ciel fait retour,
 Abandonnant du monde le grand tour
 Pour se reioindre à sa uieue peinture:
 Puis que le Dieu de mes affections
 Y engraua tant de perfections,
 Pour figurer en ceste carte peinte
 L'astre bening de ma fatalité,
 I'append ce vœu à l'immortalité
 Deuant les pieds de vostre image sainte.

O race

A P H O E B V S.

O Race Latonienne,
 Sainte clarté Delienne,
 Dieu en Cyrene adoré,
 A qui pendent en echarpe
 Et le Carquois & la Harpe,
 Apollon au crin doré.

Pere ne mets en arriere
 Le soupir de ma priere,
 Puis que tes saintes douceurs
 M'allaiçant des mon enfance,
 M'ont fait nommer par la France,
 Le Nourrisson des neuf Sœurs.

Tu sçais toutes medicines,
 Herbes, plantes, & racines,
 Qui chassent le mal des corps:
 Tu sçais toutes les sciences,
 Les arts, les experiences
 Des Augures, & des sorts.

Ton grand œil qui tout regarde,
 D'enhault ses flesches nous darde,
 Dont tu vas l'ame inspirant
 Au sein de la Toutemere,
 T'oy nommé du bon Homere,
 Apollon le loingtirant.

C'est toy des Astres le pere,
 Qui le cours de l'an tempere,

N in

Et d'une braue roydeur,
 Forçant le grand tour du monde,
 Vois de la terre & de l'onde
 L'vniuerselle rondeur.
 Soubs les accords de ta Lyre,
 Qui des Dieux appaise l'ire,
 Les cieux tournent par compas :
 Et l'Aonienne danse,
 Au rapport de ta cadence,
 En rond mesure ses pas.
 Or ta lampe retournée
 Nous rameine la iournee,
 Et or s'ecartant de nous,
 Pour se plonger dedans l'onde,
 Laisse recouler au monde
 Des Dieux le present plus doux,
 A lors ta sœur, coustumiere
 De luire par ta lumiere,
 Nous monstre tout son beau front :
 Ou si la terre la garde
 Qu'à plein ell' ne te regarde,
 Nous esclaire en demi-rond.
 La Terre par toy fertile,
 Nous rend d'une usure utile
 Le gaing de nostre labeur,
 Qui de la faim miserable,
 Si tu luy es fauorable,
 Ne sentit onques la peur.

Cecy

Cecy sachant le bon homme,
Son esperance te nomme,
Te faict offrandes & vœus,
Afin que son lieu champestre
Puisse donner à repaistre
A ses enfans & neueus.

Escoute noz plaintes donques,
Si de nous te chalut onques,
Pere escoute noz clameurs,
Ou soit que le champ uerdoye,
Ou soit que iaulne il ondoye
En effics ia demi-meurs.

Fay que l'humour sauoureuse
De la vigne planteureuse,
Aux rays de ton œil diuin,
Son Nectar nous assaisonne,
Nectar, tel comme le donne
Mon doux vignoble Angeuin.

Chasse loing de nostre terre
La faim, la peste, & la guerre,
Aux Turcs, ou plus loing encor,
Afin qu'en nostre prouince
Le regne d'un si bon Prince
R'ameine le siecle d'or.

F I N.

EXTRAICT DV PRIVILEGE.

PAR lettres patentes du Roy il est permis à Federic Morel Imprimeur & Libraire en l'Vniuersité de Paris, d'imprimer & védre toutes les Oeuures faictes & composees par Ioachim Du Bellay Angeuin , Avec inhibitions & defenses à tous autres imprimeurs, libraires & marchands, de non imprimer, ny uendre en ce royaume lesdictes Oeuures, de neuf ans apres la premiere impression paracheuee, sur peine de confiscation des exemplaires qui se trouueroient, & d'amende arbitraire. Ensemble a le dict Seigneur uoulu, qu'en inserant le contenu de ses lettres patentes, ou l'extrait d'icelles, à la fin ou au commencement des liures qui s'imprimeront, elles soient tenues pour suffisamment signifiees, & venues à la notice & cognoissance de tous libraires & imprimeurs, tout ainsi que si lesdictes lettres leur auoient particulièrement & expressement esté monstrees & signifiees : comme appert plus amplement par les susdictes lettres patentes, donnees à Amboyse le dixhuitieme jour de Mars, l'an 1559.

Par le Roy, Monsieur le Cardinal de Lorraine present.

ROBERTET.

